


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

Digitale Bibliothek des Sondersammelgebietes Vorderer Orient

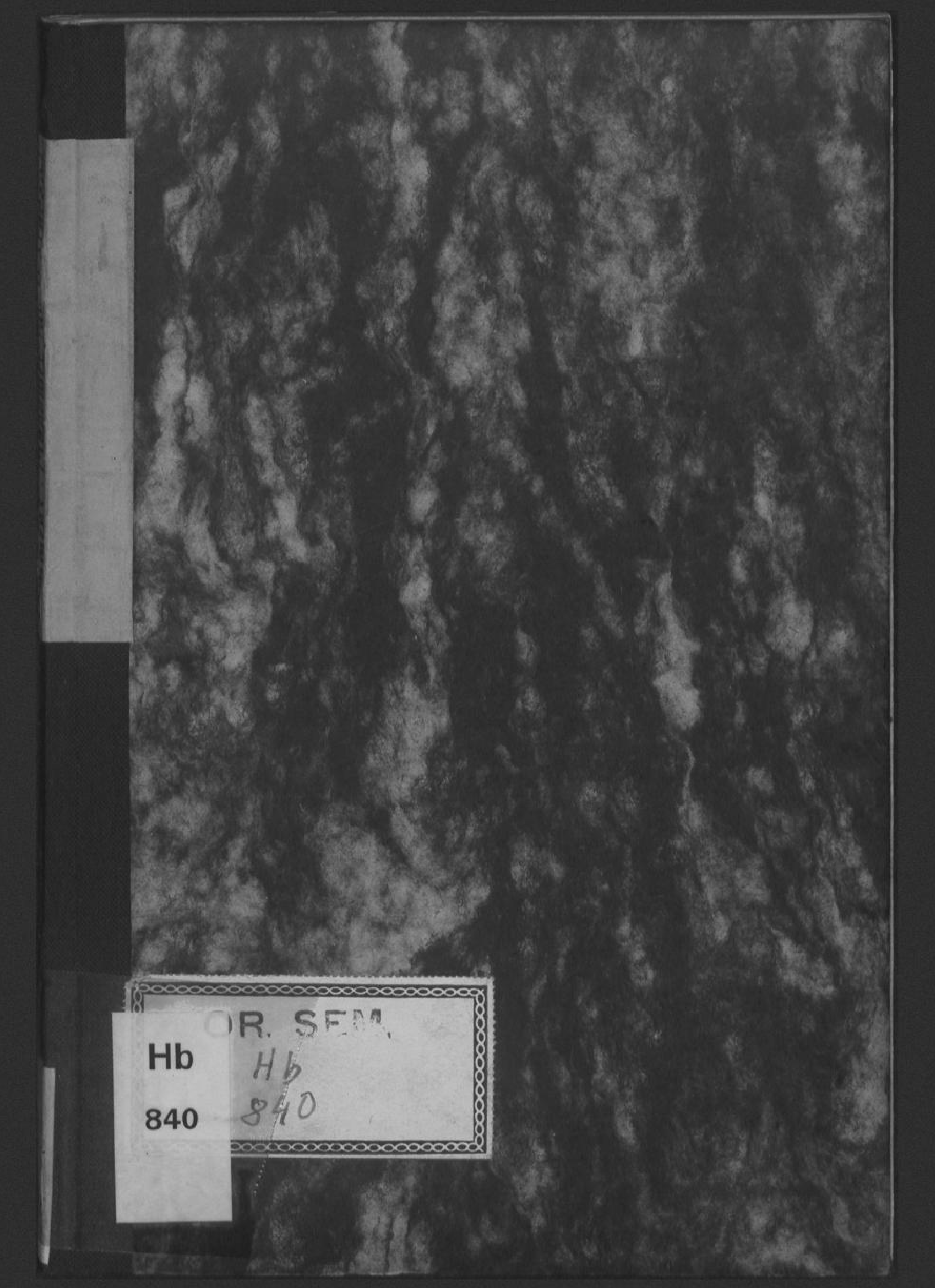
Mahomet fut-il sincère?

Lammens, Henri

Paris, 1911

urn:nbn:de:gbv:3:5-34371

Visual Library



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

DFG

HENRI LAMMENS +

Mahomet fut-il sincère?

EXTRAIT DES

Recherches de Science religieuse

N°s 1 ET 2, 1911

PARIS

BUREAUX DES « RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE »

50, RUE DE BABYLONE, 50

Hb 840


Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

DFG

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE. **10** fr. — UNION POSTALE. **12** fr.
Pour les abonnés des *Études* : FRANCE. **8** fr. — UNION POSTALE. **10** fr.

Le Numéro : 2 fr. **50**

Adresser les abonnements à **M. R. TURPIN, rue de Babylone, 50, Paris (7e).**

La Revue paraît tous les deux mois en fascicules de 96 à 112 pages in-8

L'abonnement est annuel et part de janvier.



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

DFG


Orientalisches Seminar der Universität Halle.


Aus August Fischers Vermächtnis * 537

MAHOMET FUT-IL SINCÈRE ?

I

Nous voudrions envisager le problème compliqué de la sincérité de Mahomet, de sa conviction personnelle ; et cela vers le moment où, conformément à la tradition, il aurait reçu sa mission prophétique. L'opinion commune lui accorde pour lors quarante ans. Comme, dans notre conviction, on a allongé la vie de Mahomet d'environ dix ans, on fera bien de le rajeunir d'autant à la date de sa vocation. Cette mission lui aurait été conférée à la suite d'un séjour prolongé dans les gorges du mont Ḥirâ, voisin de La Mecque.

Rien ne garantit l'authenticité de cette retraite. Elle cadre mal avec l'horreur de Mahomet pour la solitude [1], avec sa répugnance notoire pour l'ascétisme. Nous la croyons plutôt calquée sur celles de Moïse au Sinaï, du Christ au désert avant sa vie publique. Les montagnes sacrées abondaient aux alentours de La Mecque [2]. En y plaçant la retraite du Maître, la tradition a essayé de leur conférer un caractère de sainteté islamique. Ainsi a-t-elle agi à l'égard des arbres sacrés du *ḥaram* [3] ; elle leur a fait adresser la parole au prophète ou elle l'a représenté accomplissant sa prière à leur ombre. C'est sa manière à elle de désaffecter les souvenirs du paganisme. Le procédé est suffisamment connu pour nous dispenser d'y insister.

Nous nous croyons donc autorisés à rayer le mont Ḥirâ [4] de l'histoire de la première vocation. Mais pouvons-nous refuser à Mahomet le bénéfice d'une conviction au moins initiale ?

1. Dârimî, *Mosnad* (édit. lithogr.), 359.
2. Cf. Snouck, *Het Mekkaansche Feest*, p. 181 ; cf. p. 21.
3. Territoire sacré de La Mecque.
4. On s'est fréquemment amusé à comparer le Ḥirâ au Sinaï ; cf. D. Nielsen, *Die altarabische Mondreligion*, p. 210.


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

Nous ne le pensons pas. Comment aurait-il fait passer cette conviction dans l'âme de ses adhérents ? Ce résultat, — et il l'a obtenu, — la ruse grossière, la simulation perpétuelle ne suffisent pas à l'expliquer.

A Médine, la rapidité de ses succès militaires et diplomatiques, son adroite politique lui valurent de nombreuses adhésions. Mais à La Mecque, quel sentiment soutint si longtemps les persécutés[1] de la petite chapelle islamite ? ne voyant arriver ni le secours promis d'Allah, ni le châtiment de leurs ennemis, annoncé comme prochain[2]. Quelle force leur permit de résister à l'impression déprimante de leur propre misère, à l'épreuve de la déception? La personnalité du nouveau prophète n'offrait rien pour enthousiasmer les Arabes d'alors. Il ne brillait « ni par les richesses, ni par des actions héroïques ni par la poésie. Peut-être aurait-il pu en imposer par la divination. Mais il n'était ni devin... ni sorcier[3] ».

Examinons donc si Mahomet pensa vraiment avoir reçu une mission surnaturelle et comment il envisagea cette mission.

⁂

Avant d'aborder cette discussion, commençons par en délimiter le champ. Trop souvent, en la matière, la confusion est née pour avoir négligé cette précaution.

Il nous importerait extrêmement de pouvoir établir comment Mahomet comprit sa propre responsabilité et si parfois il s'est interrogé à cet égard. Un passage du Qoran (5, 116) peut nous éclairer à ce sujet : au dernier jour, 'Isâ (le Christ), questionné

1. Persécutions prises trop au sérieux par Reckendorf, *Mohammed und die Seinen*, p. 56-57.

2. Proximité du dernier jour ; tous les prophètes assistent au châtiment de leurs adversaires. Autant de thèmes, développés par le Qoran pour soutenir le courage des fidèles. Comp. la parabole, Qoran, XVI, où l'on prédit le châtiment de la Mecque. Pour quand ce châtiment ? demandaient ses adversaires ; Qoran, XXII, 47. Il répond par une mauvaise raison : auprès d'Allah un jour équivaut à mille années.

3. Reckendorf, *op. cit.*, p. 53. Dans le Qoran il se défend énergiquement d'être devin ou poète.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

par Allah, si jamais il s'est arrogé la divinité, répond ainsi : « Si je l'ai fait, tu le sais ; tu connais l'intime de mon âme, et je ne connais pas l'intime de la tienne ; n'es-tu pas le connaisseur des choses cachées ? » Je me demande s'il est possible d'écarter avec plus de désinvolture une question embarrassante. Mahomet a trouvé la solution si habile qu'il a prêté cette attitude à plusieurs autres prophètes, ou plutôt — c'est son procédé habituel, — il se les est substitués : ils parlent, comme il pensait lui-même et il leur prête l'écho de son âme fataliste [1]. A quoi bon des preuves ? « Dieu les possède ; eux se contentent de transmettre leur message » (Qoran, 46, 23). Pour les envoyés d'Allah, tout consiste dans la prédication du monothéisme [2]; dans la *transmission* de ce message, l'important c'est le *balâg* ; ils n'ont à s'inquiéter ni des circonstances, encore moins du succès de leur mission. L'Éternel leur demandera seulement compte du *balâg* [3].

Le mari de Ḫadîǵa songea-t-il jamais à s'interroger lui-même [4] ? Rien ne le prouve. Mais, s'il lui est arrivé de scruter son propre cœur, il ne dut pas procéder à cet examen de conscience au début, comme il l'aurait fait au milieu et surtout à la fin de sa carrière. Sa responsabilité — s'il en aperçut

1. Hirschfeld, *New Researches into the composition and the exegesis of the Qoran*, p. 54, veut inférer de Qoran LXXXVI, 4, que Mahomet a eu d'abord l'idée de la responsabilité humaine. Mais au lieu de « que chacun voie pourquoi il a été créé » il faut traduire « de quoi il a été créé » *mimma ḫoliqa*, comme l'indique d'ailleurs le contexte.

2. Qoran, XIV, 52 ; XLVI, 35 ; comp. XXI, 25.

3. Qoran, III, 19 ; V, 93 ; XIII, 40 ; XVI, 37, 84 ; XXIV, 53 ; XXIX, 17 ; XXXVI, 16 ; XLII, 47 ; LXIV, 12. *Balâg*, transmission ; nous y reviendrons.

4. D'après Caetani, *Annali dell' Islam*, I, 200, il l'aurait fait au début de sa carrrière ; il craint alors d'être le jouet d'un malin esprit. Ṭab., *Annales*, I, 1150, 8, etc. Je répugne à admettre cette interprétation, suggérée par certains textes du Qoran, mal compris. Pour le procédé, cf. notre *Qoran et tradition*. De la sorte, les annalistes musulmans réussissent à masquer le vide de la période mecquoise. Dans la *Sîra* on n'exagérera jamais l'*horror vacui*. De là ces prétendues tentations de suicide. Ṭab., I, 1150-55. Comme Moïse, Jonas, etc., Mahomet aurait voulu se dérober à sa mission. La tradition affectionne ces pastiches bibliques et les exploite maladroitement.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

une — ne put pas lui apparaître la même à ces trois périodes si diverses.

Un autre fait ne mérite pas moins considération. L'humanité n'a pas toujours et sous toutes les latitudes professé le même culte de la loyauté [1]. De ses concitoyens de La Mecque, Mahomet semble bien avoir reçu la qualification d'*amîn*, loyal. A nous, hommes du vingtième siècle, un *amîn* qoraiśite paraîtrait peut-être un coquin. Dans notre civilisation, deux mille ans de christianisme et de philosophie ont précisé, affiné jusqu'à l'extrême, le concept de la loyauté humaine. *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.* En vertu de cet axiome nous excluons de la sincérité tout alliage. La loyauté existe ou n'existe pas, mais elle ne peut se combiner avec une dose, même infinitésimale, de duplicité, de vues intéressées.

Jamais les Arabes ne se haussèrent jusque-là [2]. Dans leur esprit, comme dans leur langue si remarquablement riche, les nuances font fréquemment défaut pour noter les phénomènes étrangers à la vie banale. Cette lacune en fait des instruments grossiers pour la perception et l'étude des délicats problèmes de la psychologie [3]. Ainsi dans leurs déserts jaillit ou s'éteint brusquement la lumière intense, aveuglante du soleil, sans transition de lentes aurores ni de longs crépuscules [4]. Pour eux, toute l'humanité se compose de *noirs* et de *rouges* ou de *rouges* et de *blancs* [5] ; l'échelle des couleurs, en ethnographie surtout, est demeurée d'une simplicité primitive. Dans les qualités, les plus prisées par eux : l'hospitalité, la générosité,

1. Voir dans *les Conférences de Saint-Étienne* (Jérusalem) celle du R. P. Génier sur Élie, patriarche de Jérusalem, lui-même d'origine arabe ; excellent essai de psychologie sémitique ! Comp. les judicieuses considérations de L. Bertrand, *le Mirage oriental*, 219, 233, 235.

2. Cf. C. H. Becker, *Der Islam als Problem*, p. 5.

3. Voir comment la tradition s'est figuré les débuts de la révélation chez Mahomet, ses prétendues luttes, comment le surnaturel s'impose pour ainsi dire de force à l'élu récalcitrant. Cf. Ṭab., *Annales*, loc. sup. cit.

4. Comp. *Journ. asiat.*, 1899 [1], p. 394.

5. Cf. *Mo'âwia*, 427 ; dans Gâḥiẓ, *Animaux*, II, 75-76, longue théorie sur les expressions, empruntées aux couleurs, chez les Arabes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

le courage, nous sommes choqués[1] de constater tant d'alliage, tant de considérations étrangères. Chez les Arabes les plus vantés de la *âhiliya*, ou de la période préislamite, ces vertus n'abdiquent jamais le caractère subjectif, le point de vue personnel, intéressé[2]; incompatible, à nos yeux, avec la vertu véritable. Leur Achille, 'Antar, se dérobe par la fuite à la mort. Ḥâtim, l'idéal de la générosité bédouine, escompte les bénéfices de son hospitalité et suggère à ses hôtes de lui faire de la réclame[3]. Tous n'en demeurent pas moins les idoles de la légende arabe, comme l'artificieux Ulysse celui de l'épopée grecque.

La *Sîra* fournira maint exemple à l'appui de cette théorie. Chez le Prophète l'emploi de la ruse grossière[4], le recours au meurtre politique, au mensonge dans l'intérêt de sa cause[5] n'ont jamais révolté ses compagnons. Dans cette Arabie, terre classique du *bellum omnium contra omnes*, tous les moyens sont considérés comme stratagèmes, ruses de guerre, celle-ci formant l'état habituel de la société! Les biographes de Mahomet n'éprouvent aucun embarras à exposer ces faits dans leur plus choquante crudité. Le Qoran (5, 3) exempte de toute responsabilité les fidèles contraints de manger des viandes offertes aux idoles ; mais il étend cette licence jusqu'à la transgression des lois les plus graves[6], sans en excepter l'apostasie, *en cas de force majeure*[7]. Il suffit alors de garder la foi au fond

1. Comp. Caetani, *Annali*, II, 1096-98. D'après des textes, que m'a montrés au Caire le docteur Hess, les Bédouins contemporains posséderaient une échelle passablement étendue des couleurs.

2. Voir l'étude sur le *ḥilm* dans notre *Mo'âwia*, 66-108.

3. Cf. Schulthess, *Divan de Ḥâtim*, p. 29-33 ; remarque de Nöldeke, *ZDMG*, XLIX, p. 711.

4. Cf. Ibn Hišâm, *Sîra*, p. 752, bas.

5. Absolution accordée d'avance par lui. Cf. Ibn Sa'd, *Ṭabaqât*, IV[2], 20, 11. Le sigle sera désormais : J. S. *Ṭabaq*.

6. Qoran, V, 5 ; VI, 119.

7. Il autorise 'Ammâr à apostasier. J. S. *Ṭabaq*., III[1], 178. Ce récit fait partie du commentaire anecdotique du Qoran. 'Ammâr a été choisi à dessein par les exégètes à cause de sa condition servile. Apocryphes ou non, ces traits nous permettent de pénétrer dans la mentalité des contemporains de Mahomet.


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

DFG

du cœur[1]. Mahomet n'a pas aperçu la différence entre les deux situations[2]. Quant aux moralistes musulmans, leur faculté d'analyse les a conduits tout au plus à soupçonner la distinction entre les péchés mortels (*kabâir*) et les fautes vénielles. Évidemment, une pareille société ne pouvait envisager, comme nous, la perfection morale[3]. Et pourtant il faut replacer le Prophète dans son milieu[4], si nous voulons pénétrer dans sa mentalité, établir sa responsabilité psychologique.

Mahomet ne fut pas un caractère tout d'une pièce. La remarque est à retenir. Pour n'en avoir pas tenu compte, on a souvent fort mal analysé cette personnalité complexe. A La Mecque, on lui avait accordé la qualification d'*amîn*[5], sorte de prix Montyon, décerné par l'opinion qoraiśite. La loyauté était si rare dans ce milieu d'usuriers, de marchands âpres au gain, et de créanciers, se vantant de ne pas faire foi à leurs engagements les plus sacrés[6] ! Aussi s'empressait-on d'en noter les manifestations, dépassant la moyenne. Pour celle de Mahomet, « nature peu héroïque »[7], si rien ne nous oblige à lui supposer le degré éminent, les documents ne nous autorisent pas davantage à la nier sans autre forme de procès. Sa loyauté doit être mesurée à l'aune des siens. « En bien comme en mal, il ne posséda pas un sens délicat et ferme... il ne recula pas devant la perspective d'employer des moyens condamnables, jusqu'à la fraude pieuse dans l'intérêt de sa pro-

1. Comme s'exprime le Qoran, *loc. cit.* Comp. Tournebize, *Hist. politique et religieuse de l'Arménie*, p. 517, etc., on y trouvera un cas analogue.

2. Qoran, XVI, 108. On lui fait autoriser le mensonge « pour réconcilier deux adversaires ou apaiser sa femme ». Qotaiba, *'Oyoûn*, 415-16; *Moḫtalif al-ḥadiṯ*, 43. Les *Ṣaḥiḥ* et *Mosnad*, passim.

3. Cf. Goldziher, *Das Prinzip der taqyja in Islam*, *ZDMG*, LX, 213 *sqq.*

4. Les derniers biographes insistent avec raison sur cette nécessité.

5. Pseudo-Balḫî (Huart) IV[1], 134, 137-138. Il n'aurait jamais menti, Wâqidî (Wellhausen), 209. Sa loyauté dans le commerce. « Ton langage est sincère, lui dit Ḫadîga, et tu rends les dépôts confiés ». Ṭab., *Annales*, I, 1147, 1151 ; III, 2387.

6. Cf. notre *République marchande de la Mecque vers l'an* 600 *de notre ère*, extrait du *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910, p. 17.

7. Nöldeke, *Orientalische Skizzen*, 27.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

pagande[1]. » Sa vie durant, Mahomet demeurera un véritable Qoraiśite, c'est-à-dire, un politique et un homme d'affaires, sacrifiant tout à la réussite.

Il n'a pourtant pas débuté par être un vulgaire imposteur, comme on l'admet trop facilement. A l'intervention des voix et des apparitions mystérieuses, nous aurons à substituer une explication plus rationnelle. Le Qoran et la tradition nous la suggèrent d'ailleurs, quand ils représentent ces interventions comme survenues de nuit, c'est-à-dire pendant le sommeil. A la suite du Qoran[2], les plus anciens ḥadîṯ notent le temps du sommeil et de la nuit[3]; au réveil la révélation demeure gravée dans le cœur du nouveau prophète[4].

Jusqu'à la fin de sa carrière, Mahomet professa une foi aveugle aux visions et à leur origine surnaturelle ; les bonnes, ou simplement celles de bon augure, viennent de Dieu, les mauvaises du démon[5]. Voilà son critérium, sa règle pour le discernement des *esprits*. La vision, le rêve lui apparaissaient comme faisant partie de la prophétie : la 24e, 40e, 45e, 46e, 60e, 70e partie; cela dépend des rédactions du ḥadîṯ[6] et des sources, où ce recueil est allé puiser[7]. Aux compagnons,

1. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorans*, p. 5. « Aucun moyen ne lui parut trop mauvais. Fréquemment il surprit ses adversaires par la perfidie et la trahison... Il n'avait pas la droiture suffisante pour renoncer aux moyens efficaces mais douteux. » Reckendorf, *op. cit.*, 21-22.

2. II, 181 ; XCVII, 1. XLIV, 3.

3. Comp. Qoran, XXXVII, 101 : l'ordre d'immoler Isaac fut donné en songe à Abraham.

4. Cf. Ṭab., *Annales*, I, 1150, 1 ; 1154. Il s'agit toujours de la nuit, du sommeil, etc.

5. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 219, 395 ; III, 8 ; 10, bas. De là ce critère, donné par Mahomet : « Qui m'a vu en songe, m'a vu réellement ; le démon ne pouvant prendre mes traits. » Dârimî, *Mosnad* (éd. lith.), 273.

6. Ḥanbal, II, 342, 379 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 200 ; Dârimî, *Mosnad* (Ms. Leiden), 178a ; Ṭab., *Tafsîr*, XI, 86. La vision ne s'accomplit qu'après avoir été exposée et racontée. Dârimî (éd. lith.), 274. Voir *ibid.*, 272, etc., tout le *Livre de la vision*. Le recueil de Dârimî porte indistinctement le titre de *Mosnad* ou *Sonan*. Nous le citerons sous cette double appellation.

7. Cf. L. Deubner, *De Incubatione*, Giessen, 1899.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

réunis le matin dans son *maǵlis-salon*, sa première préoccupation sera de demander s'ils ont eu des songes[1]. Ceux de l'aurore seraient les plus véridiques, l'esprit se trouvant alors comme plus dégagé de la matière[2]. Après sa mort, de la prophétie, désormais close, il subsistera seulement la vision[3]. Aussi quel crime de raconter de prétendues visions[4] ! N'était-ce pas associer le Ciel à l'imposture ?

Mahomet n'hésitera pas à prendre les plus graves résolutions à la suite de rêves : ainsi en fut-il pour le changement de la *qibla*, ou direction de la prière[5]. Il ne s'arrête pas même devant le grotesque. Un Anṣârien, s'étant vu en songe agenouillé sur le front du prophète, celui-ci se soumet à la répétition de la cérémonie[6]. Pour exalter les mérites d'Aboû Bakr, la tradition le présente, comme très versé dans l'oniromancie[7]. Autant valait lui accorder une participation au prophétisme. Parmi ces traits, réunis par la tradition[8], il resterait à déterminer ceux remontant sûrement au prophète et les notices empruntées aux religions antérieures. A celles-ci la théorie de la révélation qoranique doit la majeure partie de ses développements apocryphes. Cette foi aux songes, Mahomet la partageait avec tous ses compatriotes. 'Atika, sœur de 'Abbâs, ayant un jour raconté un rêve, présage de malheur pour La Mecque, fut accusée par ses concitoyens d'aspirer au rôle de prophétesse[9].

Quoi qu'il faille penser de ces renseignements, Aboû'l

1. Dârimî, *Mosnad* (éd. lithog.), 275. Les *Ṣaḥîḥ*, passim. Ḥanbal, II, 325 : III, 29, 135 ; IV, 44, Ibn Ǵauzî, *Wafâ'* (Ms. Leiden) 137[a].
2. Cf. Deubner, *op. cit.*, p. 4.
3. Ḥanbal, III, 267. Balâḍori, *Ansâb*, 375 *b*.
4. Ḥanbal, IV, 106-07.
5. Ḥanbal, V, 184, 246.
6. Ḥanbal, V, 214, 216 ; J S. *Ṭabaq.*, IV[2], 92.
7. J. Hiśâm, *Sira*, 873 ; Wâqidî (Well.), 230. On l'attribue également au chrétien Qoss ibn Sâ'ida ; Boḥtorî, *Ḥamâsa*, éd. Cheikho, n° 728.
8. Celle-ci a largement exploité l'oniromantique ancienne.
9. J. Hiśâm, 429, 437 ; un récit sans doute arrangé dans l'intention de voiler l'indifférence des 'Abbâsides aux débuts de l'islam. 'Abbâs était l'oncle de Mahomet.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Qâsim s'est cru, à la suite de songes, appelé à travailler au relèvement moral de ses compatriotes [1]. Et cette conviction, rienn'autorise à en suspecter la bonne foi.

Une difficulté nous empêche généralement d'admettre cette conclusion. A nos yeux, un prophète, même abstraction faite de sa vocation surnaturelle, apparaît comme un homme dans la pleine possession de ses facultés physiques et intellectuelles, parvenu à un degré peu commun de perfection morale. Tel aurait été Mahomet, si nous pouvions accepter le portrait, tracé par la tradition musulmane. Malheureusement nous nous voyons forcés d'y relever non seulement des contradictions, mais certains traits, s'accordant mal avec notre idéal du prophétisme. Si rien n'y dénote « la grandeur d'âme d'un Isaïe [2] », tout facilite singulièrement l'intelligence de son rôle futur.

En revanche on a voulu en faire un névrosé, sujet à des attaques d'épilepsie, de crises hystériques [3] ? De graves auteurs l'ont admis [4]. D'autres non moins graves ont pensé devoir le contester [5]. Comme l'ont fait observer ces derniers, chez les épileptiques la mémoire se trouve obturée, quand nous constatons le contraire chez Mahomet à la suite de ses révélations. Des trentes premières années de sa vie, nous ne savons presque rien. Il ne nous paraît pas permis de tabler sur les phénomènes maladifs de son enfance, relatés par la *Sîra*, après avoir écarté en bloc tout cet évangile islamite de l'enfance. Mais on a cru pouvoir mettre en avant un « état de surexcitation psychogène [6] ». On a sans doute en vue certaines affections,

1. Cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, 3-4.
2. Nöldeke, *Orient. Skizzen*, 27.
3. Opitz, *Die Medizin im Koran*, 3 ; travail assez médiocre et pour lequel le Qoran a fourni des données forcément insuffisantes.
4. Nöldeke, *Orient. Skizzen*, p. 27. Il fut traité de *magnoûn* (cf. Concordance du Qoran s. v ; J. Hišâm, 171 ; Ṭab., *Annales*, I, 1150), le prof. A. Fischer voudrait traduire par épileptique, névropathe, etc. *ZDMG*, LXII, 151-53. Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, 24-25.
5. De Goeje dans *Oriental. Studien* (hommage (Nöldeke), I, 1-5.
6. « Psychogene Erregungszustände », Nöldeke-Schwally, *loc. cit.* On y trouvera les principales références, relatives à la matière.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

appartenant à l'âge mûr du Prophète, et d'une authenticité suffisante, peut-être encore l'étrange évanouissement survenu en pleine bataille de Badr, et attesté, croyait-on, par le Qoran[1]. Par malheur le verset en question s'est trouvé malencontreusement inséré dans le récit qoranique[2] de cette bataille et ne peut être invoqué à l'appui.

Les privations supportées par Mahomet, l'abandon de son enfance, les tares héréditaires de sa famille permettraient de conclure à l'existence de vices de constitution, à un manque d'équilibre. Comme nous l'avons observé ailleurs, « dans le tempérament nerveux du prophète certains sens se trouvèrent développés d'une façon anormale. Ce furent malheureusement les plus grossiers[3] ». Sa profonde sensualité n'est plus mise en question. Des rédactions de la *Sîra* renferment ce paragraphe : « Comment le prophète redoutait un temps couvert et venté. » Il se levait alors précipitamment, allant et venant, en proie à la plus vive agitation, « Mais, observaient ses compagnons, le vent et les nuages réjouissent[4] les hommes »[5]. Ce devait être le cas, principalement sous le ciel brûlant du Ḥigâz, Mahomet changeait de couleur, il tremblait de tous ses membres, surtout quand éclatait l'orage et qu'il entendait les grondements du tonnerre. Il institua « la prière du vent[6] ». A son avis, une preuve spéciale de la miséricorde divine, c'était d'accorder la pluie sans accompagnement des éclats de la foudre. Passe-t-il au pied d'un bâtiment élevé, il presse le pas, craignant d'être écrasé sous la chute des murailles[7]. Cela

1. VIII, 11 « Quand le sommeil vous surprend, etc. ». Primitivement ce verset faisait partie d'une allocution, où Mahomet célébrait les bienfaits de l'ordre providentiel, un de ses sujets favoris !

2. La rime, le contexte le prouvent et aussi l'invraisemblance de ce sommeil léthargique survenu en pleine bataille, non seulement au prophète mais à tous ses compagnons !

3. Cf. notre *Mo'âwia*, p. 366.

4. Comp., Qoran, XXV, 48; XXX, 46, 48.

5. Ibn Ǵauzî, *Wafâ*, p. 121ª. Aboû 'Obaid, *Ǵarîb al-ḥadîṯ* (ms. Kuprulu) 171ª.

6. Ibn Aṯîr, *Ǵâmi' Oṣoûl* (Ms. Berlin), p. 142ª.

7. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 100 d. l.; 359, 14. Aboû 'Obaid, ms. cité, 20ᵇ.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

devient chez lui de l'obsession. Sur toutes les terrasses de Médine, il croit découvrir des Juifs s'apprêtant à lui lancer des meules. Une éclipse impressionnait extraordinairement cette nature nerveuse. Il convoquait alors « une prière générale ». Jamais, attesta 'Aiša, nous ne demeurâmes aussi longtemps prosternés. Mais la frayeur des éclipses, il la partagea avec tous ses contemporains[1].

Dans la description des phénomènes accompagnant l'inspiration chez le Prophète, certains détails trahiraient un désordre du système nerveux. Mais quelle créance méritent ces descriptions, où l'exagération trahit chez le rédacteur l'effort maladroit et l'inexpérience de la mystique? Ne seraient-elles pas des tentatives enfantines de la tradition pour interpréter les modalités d'une intervention surnaturelle? Mahomet croit alors entendre des voix, percevoir des lumières[2]. Il s'assoupit, l'écume paraît aux lèvres; ses membres acquièrent la pesanteur du plomb[3]. Est-il monté, il se voit obligé de quitter sa chamelle, celle-ci ne pouvant plus le porter, ou plutôt elle fléchit sous le faix de la révélation[4]. Son aversion pour les cloches, pour le son de la flûte, s'expliquent peut-être parce que dans ses hallucinations il lui semblait distinguer des bruits analogues[5]. Or il sortait toujours affaibli de ces crises. Pour les prévenir, d'aussi loin qu'il entendait la flûte d'un berger, il quittait le sentier battu, il se bouchait les oreilles[6]. Malheureusement le caractère tendancieux de plusieurs de ces descriptions en diminue notablement la valeur. Si elles méritent confiance, on peut alors se demander avec Nöldeke,

1. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 175, 220. Baihaqî, *Adâb* (Ms. Bibl. Khéd.) signale de même « l'altération de ses traits, quand le vent souffle en orage ». Les voyages seul et de nuit l'effraient. Dârimî, *op. cit.* (éd. lith.), 359. Comp. Qoran, XXX, 24.

2. Ḥanbal, I, 266.

3. Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 209; Ḥanbal, V, 184.

4. Ḥanbal, II, 276; III, 91; Ṭab., *Tafsir*, V, 134; VI, 45; Wâqidî (Wellh.), 181.

5. J. S. *Ṭabaq.*, I¹, 131-32; 151; Ḥanbal, II, 222; *Mo'âwia*, 369-70.

6. Ḥanbal, II, 8; 38.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

si la mise en scène[1], accompagnant la révélation des versets, n'aurait pas été intentionnelle chez le patient.

Mahomet était très frileux. De là les qualifications de *mozammal*, enveloppé, emmitoufflé[2], conservées par le Qoran (**73**, 1 ; **74**, 1-5). Il éprouvait des sueurs anormales et par les temps les plus froids ; son front, ses aisselles, tout ruisselait[3]. Dans cet ensemble, rien de décisif, on le voit ; rien permettant d'affirmer scientifiquement l'existence d'une névrose ou d'un trouble intellectuel. Cette impression se précise, quand on connaît la portée spéciale de la tradition, incessamment préoccupée de faire triompher une *tendance*. Si Aboû'l Qâsim a souffert de tares physiques, on ne peut le prouver péremptoirement, ni d'après le Qoran ni d'après la tradition, judicieusement interprétés. A l'âge, où nous le considérons, le réformateur paraît avoir été un nerveux, un impulsif, un tempérament sensuel, craintif, sans aucune propension à l'héroïsme. On constate une lacune, importante chez un personnage se croyant appelé à résoudre le problème religieux : « la faculté d'abstraction logique. Aussi les impulsions, déterminant son intérieur, il les considéra comme provenant du dehors et inspirées par le ciel. Il ne contrôla pas sa foi, mais s'abandonna à l'instinct, l'entraînant tantôt dans cette direction, tantôt dans une autre ; il le confondit complètement avec la voix de Dieu, devenue son partage spécial[4] ».

D'autres considérations augmentent encore nos défiances. Avec nos habitudes de logique, de conduite conséquente, nous revendiquons pour l'individu, en possession de ses facultés intellectuelles, la perception claire de ses actes, de leurs suites morales. Nous nous représentons Mahomet, après ses prétendues visites au mont Ḥirâ, revenant avec la pleine conscience de son rôle prophétique, avec le projet de fonder une religion nouvelle. Ce plan nous l'imaginons volontiers sortant tout d'un

1. *Anfall*, l'accès, comme il l'appelle, *Orient. Skizzen*, 27.
2. Cf. Hirschfeld, *New Researches*, 38.
3. Cf. *Mo'âwia*, 369.
4. Cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.* p. 4.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

jet de son cerveau, comme le flot d'acier jaillit des hauts-fourneaux. Le Ḥirâ serait le Sinaï de l'islam et, nouveau Moïse, Aboû'l Qâsim en serait descendu portant en lui-même les tables de la loi musulmane.

Bien différente est la réalité. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, non par un défaut de son intelligence très souple, mais par tempérament, Mahomet restera un opportuniste, l'homme du moment, l'esclave des circonstances[1], sans vues lointaines, toujours prêt à plier aux besoins du présent ses décisions de la veille. Son sensualisme, aggravé de fatalisme et d'une sorte de paresse morale, s'abandonnera à Allah, « possédant les secrets de l'avenir », comme parle le Qoran (**5**, 108, 116; **9** 79; **34**, 47), et se réservant de revenir sur ses révélations pou. les compléter, les modifier, ou même les abroger. S'il l'eût jamais caressé sérieusement, Mahomet devait y trouver une raison suffisante[2] pour renoncer au projet de faire le recueil des sourates.

Le credo, accepté par Ḫadîǵa et par les plus anciens Compagnons, ne peut donc prétendre représenter l'islam intégral. Tout cela se développera plus tard. Avant d'arriver à la pleine conscience de son rôle prophétique, Aboû'l Qâsim commencera par être chef de parti, agitateur religieux[3]. Comme le montrent les premières légendes prophétiques du Qoran, il ne se figurait pas nettement en quoi consistait la mission des Envoyés d'Allah, à part l'appel au monothéisme. Héros de l'antiquité, capitaines, patriarches, chefs ou sages arabes, tous apparaissent sur le même plan, dans les sourates mecquoises, et défilent comme des ombres, sans individualité

1. Comp. Caetani, *Annali*, I, 197-98; III, 463. Comme l'observe Reckendorf, *op. cit.*, 72, les circonstances l'acculent aux solutions; rarement il va au-devant. Les plus récents biographes de Mahomet s'accordent généralement en ce point.

2. C'est l'opinion d'Hirschfeld, *op. cit.*

3. Démagogue, comme l'appelle M. Hartmann, *Der Islam*, p. 23. Il ne faudrait pas pourtant qualifier son œuvre de « rein sozialpolitisches » et ne lui faire poursuivre d'autre but que « d'élever les tribus arabes pour en faire une race forte, saine, pure.,. » Opitz, *op. cit.*, p. 4.


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

marquée. Il faudra la fréquentation des Juifs de Médine pour lui donner des idées plus claires, sans lui faire désavouer les énormes anachronismes du début. L'histoire d'Abraham nous en fournira des exemples. Ces personnages[1], Mahomet les présente comme ses prédécesseurs et tous musulmans[2], plusieurs siècles avant le Qoran !

L'islam, prêché les premières années à la Mecque, se borna à une réforme religieuse et sociale des institutions qoraiśites. Il fut question de les ramener à leur esprit primitif — les révolutionnaires ne tiennent pas d'autre langage — au *dîn* (religion) des anciens prophètes, opposé au *dîn* de Qoṣaiy, l'ancêtre de Qoraiś. Mahomet, assure-t-on, aurait repris pour son compte le plan des *ḥanifites*[3], en l'élargissant par l'addition de sa propre mission et de réformes sociales.

Dans le Qoran les exégètes musulmans ont pensé découvrir l'existence d'une classe d'hommes, de *viri religiosi*, mécontents du fétichisme ancien et cherchant dans le monothéisme la satisfaction de leurs besoins moraux. Même parmi les Arabes très réalistes d'alors, ces *ḥanîf* ou *ḥanifites* — comme on les appelle — ont pu se rencontrer. Mais aucun document authentique ne nous autorise à être plus explicite. Pour prouver leur existence[4], la tradition s'est donné le tort d'inventer des noms et de fabriquer des biographies ḥanifites. Ces créations représentent une partie de son étonnante activité et de ses contributions anecdotiques à l'exégèse du Qoran. Ces ḥanifites[5] n'avaient jamais songé à se grouper, satisfaits de la possession individuelle de la vérité. Mahomet voulut tenter l'aventure, attirer à lui les partisans des religions monothéistes, ne

1. Sur les légendes prophétiques du Qoran, cf. Hirschfeld, *op. cit.* 59, etc. Carra de Vaux, *la Doctrine de l'islam*, p. 96, etc.

2. Comme Loth, Qoran, LI, 36 ; Noé, X, 71, 82, 88.

3. Voir dans I. Hiśâm, 348, 349, l'exposé en vers de leur programme. Mais il y a lieu de remettre en question l'authenticité des poésies ḥanifites.

4. Et le bien-fondé des affirmations du Qoran.

5. Sur eux, cf. Qoran, II, 129 ; III, 60, 80 ; IV, 124 ; VI, 79, 162 ; X, 105 ; XVI, 121, 124 ; XXII, 32 ; XXX, 29 ; XCVIII, 4.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

doutant pas de leur adhésion et se figurant naïvement travailler dans le même sens. A ce moment, il ne connaissait encore que les éléments communs — en réalité des emprunts faits par lui — aux deux systèmes[1] : judéo-chrétien et ḥanifite.

C'est le grand mérite du professeur Snouck Hurgronje[2] d'avoir précisé la figure d'Abraham dans la dogmatique du Qoran, telle qu'elle fut élaborée pendant la période mecquoise. A cette époque Mahomet ne semble pas avoir soupçonné les relations de ce patriarche ni avec La Mecque ni avec le sanctuaire qoraiśite. Abraham lui apparaît comme un prophète, envoyé à un peuple, d'ailleurs indéterminé — Aboû'l Qâsim n'avait pas la tête géographique [3] — mais vraisemblablement distinct des Arabes, « nation privée jusqu'alors de prophète[4] ». Père d'Isaac et de Jacob[5], le fut-il également d'Isma'îl ? Le Qoran ne se prononce pas pour lors sur ce point[6]. Mais à côté de ces versets mecquois, en figurent d'autres, célébrant l'islam « comme la religion d'Ibrahîm »[7]. Pour plusieurs des derniers passages, l'origine médinoise ne peut être mise en discussion. A Médine également, Mahomet découvre les relations entre Abraham et Isma'îl, puis des deux avec la Ka'ba et avec La Mecque[8]; découverte capitale pour sa théorie de l'islam !

Ce complément d'informations, Mahomet paraît l'avoir acquis auprès des Juifs de Médine. Le changement d'attitude, le rôle d'Abraham et d'Isma'îl, fondateurs de la Ka'ba[9], font partie de ses efforts pour rendre sa religion autonome, pour rompre avec les *gens de l'Écriture*, c'est-à-dire avec les juifs et

1. Cf. Carra de Vaux, *op. cit.*, p. 104.
2. Cf. *Het Mekkaansche Feest*, Leiden, 1880.
3. Il ignore la nationalité des nombreux prophètes, mentionnés par lui, confond le Sinaï avec le mont des Oliviers ; Qoran, XXIII, 20.
4. Comme dit le Qoran.
5. Cette confusion est le fait du Qoran. Quand il s'agit d'un prophète surtout, ce recueil ne peut admettre un fils unique.
6. Qoran, VI, 86 ; XIX, 55 ; XXI, 85 ; XXXVIII, 45.
7. Qoran, II, 121, 129 ; III, 89 ; VI, 89 ; XVI, 124 ; XXII, 77.
8. Qoran, XIV, 38, etc. ; XXII, XVII ; Snouck, *op. cit.*, 29, etc. Nöldeke-Schwally, *op. cit.* 146, 152.
9. Cette dernière particularité lui appartient en propre.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

les chrétiens. Mais, il n'est plus permis de lui prêter ces idées antérieurement à l'hégire. Jusqu'à son arrivée à Médine, il s'est cru en communion avec les grandes révélations antérieures : même Dieu, même foi, affirme le Qoran (**29**, 46) ! Cordialement à cette époque il se réjouit des succès des Byzantins contre les Perses polythéistes (Qoran, **30**, 4).

Pour comprendre ces illusions, il nous faut pénétrer plus avant dans la mentalité de Mahomet, à ce moment critique de sa carrière.

∴

Il serait puéril de vouloir nier ou diminuer son intelligence. Les Arabes forment un peuple très ouvert, et Mahomet le fut, comme pas un de ses contemporains. A Médine, nous le verrons déployer de véritables talents d'organisateur, d'homme d'État, de diplomate surtout. Mais cette intelligence si souple renfermait d'étonnantes lacunes, tenant à l'absence d'éducation et de formation régulières. Chez cet orphelin autodidacte, grandi dans le milieu cosmopolite de La Mecque [1], l'esprit en se développant au hasard, avait fini par se familiariser avec l'indiscipline, avec l'illogisme ou — cela revient au même — par suivre de préférence l'étroite logique du sentiment, des impressions, des intérêts du moment ! Ainsi il en appellera incessamment aux *Kitâbîs* [2] pour attester la vérité de sa mission, sauf à déclarer interpolés dans leur doctrine tous les éléments en désaccord avec sa dogmatique. Il ne se départira plus de cette attitude, sans toutefois en apercevoir la contradiction. Ici nous continuons toujours à admettre sa sincérité.

Cette tendance caractéristique, cette facilité à s'accorder avec l'inconséquence se trouveront encore accentuées par une incommensurable présomption. Rien d'instructif à cet égard comme la lecture du Qoran, cette génuine production du cerveau d'Aboû'l Qâsim. Elle nous dispense d'aller puiser à la

1. Cf. notre *République marchande*, p. 7 *sqq*.

2. Possesseurs du *Kitâb*, livre, révélation, c'est-à-dire juifs et chrétiens ; encore appelés gens des *deux livres* : l'Ancien et le Nouveau Testament.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

DFG

source, souvent trouble, du *ḥadît*. Même dans les tirades, où il est possible de rétablir la suite chronologique des versets, le « livre d'Allah » foisonne des plus étonnantes formes de raisonnement; fréquemment l'argumentation y demeure assujettie au hasard[1] de la synonymie ou de la rime, et quelle rime[2] !

Cela n'empêche pas l'auteur d'appuyer avec complaisance sur la force irrésistible de son syllogisme, quand l'incohérence des idées finit par déconcerter la plus robuste patience[3]. « Si nous avions révélé, s'écrie-t-il, ce Qoran sur une montagne, les roches se seraient fendues[4] » ! A Médine, juifs et chrétiens lui montrent l'énormité de ses prétentions au sujet d'Abraham[5], des anachronismes commis à ce propos. Il leur répond[6] triomphalement : « Possesseurs du Livre (kitâb) ! Pourquoi discucuter au sujet d'Abraham ? Le Pentateuque et l'Évangile n'ont été révélés qu'après lui. Ne serez-vous pas intelligents ?... Abraham ne fut ni juif ni chrétien, mais ḥanîf, musulman; jamais il ne fut polythéiste[7]. »

Cette façon de polémiquer ne peut pourtant être une tactique, destinée à en imposer aux auditeurs. C'eût été s'exposer à la risée des adversaires. De l'accent le plus convaincu, il défie ces derniers de composer une seule sourate[8]. Ces pitoyables élucubrations, il les présente comme la merveille des merveilles. Tout l'univers, affirme-t-il, n'y pourrait réussir, quand même les *djinn* s'en mêleraient[9]. En émettant ces prétentions, Aboû'l Qâsim gardait pourtant son bon sens, puisque vers le

1. Des musulmans en ont fait la remarque et non les premiers venus, mais « les plus anciens parmi les Ḫârigites », c'est-à-dire des admirateurs fanatiques, attachés à la lettre du Qoran, Cf. *ZDMG*, LII, 466, n. 1.
2. Cf. Nöldeke, *Orient. Skizz.*, 24, 31, 47.
3. Comp. Ṭab., *Tafsîr*, VIII, 44.
4. Qoran, LIX, 21. Allah est censé parler.
5. Père de Jacob et fondateur de la Kaʿba, etc. ; voir plus haut.
6. Après avoir découvert à Médine l'antériorité d'Abraham sur Moïse et Jésus.
7. Qoran, III, 64, 66. — 8. Qoran, II, 21 ; X, 39 ; XI, 16.
9. Qoran, II, 21 ; X, 16 ; Comp. Ṭab., *Tafsîr*, I, 125.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

même temps il avouait son impuissance à faire des miracles et s'adressait des reproches pour avoir rudoyé un aveugle[1]. Il reste donc qu'il croyait à la transcendance de son génie, assisté d'en haut !

Les islamisants se sont donné beaucoup de mal pour écarter cette conclusion exorbitante. A les en croire, Mahomet aurait nié la possibilité de voir opposer au Qoran non « une élucubration poétique ou rhétorique d'une valeur équivalente, mais une œuvre substantiellement égale : tâche impossible, vu la nature du sujet, à ses adversaires ! Pour défendre l'antique polythéisme, comme lui-même avait pris position en faveur de l'unité divine..., la conviction intime leur manquait. Faire parler directement les dieux[2], c'eût été une satire ou une absurdité. Ou bien s'enthousiasmant eux-mêmes pour le monothéisme, se contenteraient-ils de contester à Mahomet la qualité de prophète ? En ce cas, il leur restait l'unique ressource de copier le Qoran, qu'il prétendaient égaler ; et une copie ne peut se comparer au modèle. En face de ses compatriotes, la foi de Mahomet fut originale. Voilà pourquoi elle créa une langue originale, partant inimitable[3]. »

Ainsi traduite, la prétention du Prophète ou, comme l'appellent les musulmans, l'*insupérabilité* du Qoran (i'gâz) semblent admissibles. Il venait évidemment de produire un genre dans la itté rature de son pays. En le créant, il condamnait ses imitateurs à fournir seulement des pastiches[4]. Mais plus on atténuera le défi, plus on le réduira aux proportions d'une banale affirmation de sens commun, plus on peut être assuré de s'éloigner de l'intention de Mahomet. « Le miracle fut un des grands désirs de sa vie et l'assurance du caractère miraculeux du Qoran est répétée *ad nauseam* à travers tout le recueil[5]. » Toutes les accommodations rationalistes des islamisants n'y feront rien. Mahomet les eût condamnées comme des impiétés. A quoi bon

1. Qoran, LXXX, 1, etc.
2. Comme Allah garde constamment la parole dans le Qoran.
3. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, 55-56.
4. Hirschfeld, *New Researches*, 8. — 5. Hirschfeld, *op. cit.*, 8.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

défier les hommes et les *djinn*, s'il entendait seulement réclamer la priorité ou l'originalité d'un genre littéraire? Son argumentation doit se résumer ainsi : comme fond, comme forme, comme dogme, comme expression son recueil ne peut être dépassé, et porte dans ce caractère inimitable la preuve de son origine surnaturelle. Ainsi l'a compris la tradition et, sur ce point, elle a fidèlement interprété la pensée du Maître.

Ce penchant à l'illogisme, cette déconcertante outrecuidance[1] vont nous amener à faire chez lui une nouvelle découverte. Il avait, nous le savons, largement fréquenté les monothéistes : ḥanifites et autres. Leurs suggestions n'étaient pas tombées sur un terrain stérile. Mais le produit de cette lente germination en son âme tumultueuse, incapable de retour sur elle-même, il arriva bientôt à n'en plus reconnaître l'origine. D'autre part, il avait conscience de n'avoir pu puiser dans le milieu agnostique de la *ǵâhiliya* ses concepts sur Dieu et sur l'au-delà. Sa suffisance aidant, il a pris pour une révélation d'en haut le travail de sa pensée, les résultats de son propre raisonnement sur des prémisses, sur des données, fournies par ses amis, chrétiens et juifs. Telles les légendes prophétiques, insérées dans le Qoran. Il imagina se les faire révéler directement par Allah comme entièrement nouvelles et « ignorées de lui jusque-là[2] ». Il se figurera connaître leur religion mieux qu'ils ne la connaissent eux-mêmes[3]; toujours par l'effet d'une révélation surnaturelle! Il voudra convaincre les Juifs d'interpolations dans cette Bible, demeurée pour lui un livre fermé!

De son temps circulaient en Arabie des dictons, attribués au mythique Loqmân ; ce recueil s'appelait : sagesse de Loqmân, *ḥikmat Loqmân*[4]. Dans les réunions des *maǵlis*, sous la tente

1. Lui le grand dormeur, il affirme consacrer « souvent deux tiers de la nuit à la prière ». Qoran, LXXIII 20. L'idée des vigiles, des prières nocturnes, il l'a empruntée aux ascètes chrétiens, puis incorporée dans son Qoran, sans s'inquiéter de passer à la pratique.

2. Qoran, XI, 51 ; XII, 3 ; XXVI, 192.

3. Il l'affirme au chrétien 'Adî ibn Ḥâtim. Ḥanbal, IV, 378. Voir dans la *Sîra* ses discussions avec les juifs de Médine.

4. Qoran, XXXI, 11-18. Balâḏorî, *Ansâb*, 150 *a*.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

des vendeurs de vin [1], des conteurs ambulants détaillaient le roman d'Alexandre. Ces *logia*, ces récits lui apparaissent comme de nouvelles révélations prophétiques et la confirmation de ses propres déductions. Sa pauvreté intellectuelle n'avait pas le droit de se montrer exigeante ! Dans cet ensemble repris, ruminé par lui, il croit découvrir une inspiration d'Allah.

Il ne devait pas s'arrêter dans ce beau chemin de l'illogisme subjectif. Possesseur d'aperçus sur un monde nouveau, aperçus ignorés par les rudes banquiers de La Mecque, un jour il a constaté l'accord de ses conclusions personnelles avec certains dogmes des grandes religions monothéistes. Dans cette coïncidence, surprenante pour lui seul, il pensa trouver la dernière et suprême preuve, comme le contrôle indéniable de sa propre véracité, de son élévation à la mission prophétique, il s'est pris pour le continuateur des Abraham, des Moïse dont les *gens de l'Écriture* lui avaient révélé l'existence. « Si tu es dans le doute sur les révélations reçues, interroge ceux qui isent le *Livre* avant toi. Tu les retrouveras dans le *Psautier* des anciens, dans des rouleaux vénérables. » Voilà pourquoi le Qoran [2] ne cesse d'insister sur cet argument. Dans ses solitaires méditations à la Mecque, il s'était composé une sorte de résumé de l'histoire religieuse de l'humanité. A des intervalles plus ou moins espacés, Dieu envoie des prophètes pour ramener les nations au monothéisme. Comme on refuse de les écouter, des catastrophes terminent toutes ces missions. Mais Allah ne se lasse pas de recommencer l'essai, ni le Qoran d'en reprendre le monotone historique. Seuls les Arabes paraissaient avoir été oubliés dans cette répartition prophétique ou plutôt l'Arabie, plus spécialement connue de Mahomet [3].

1. Il était monopolisé en Arabie par les Juifs et les chrétiens. Ces intermédiaires favorisèrent en ce pays la diffusion des idées monothéistes.

2. VI, 114 ; X, 94 ; XXVI, 196 ; LXXX, 13.

3. Ṣâliḥ, Hoûd avaient été envoyés à des peuples d'Arabie. Dans le principe, Mahomet n'a songé qu'au Ḥigâz.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

Son élection à lui devait réparer cette omission. Quoi de plus juste?

Comme lui, Noé, Jonas[1] prêchent la croyance en un Dieu unique, l'annonce d'un châtiment prochain; comme lui, ils se voient méconnus et persécutés. Nouveaux traits de ressemblance! Son cerveau s'échauffe, son esprit s'exalte en les méditant[2]. Plus de doute possible! Il forme le dernier anneau de cette chaîne d'hommes extraordinaires choisis par Dieu; il est le « sceau des prophètes ». Arrivé à Médine il s'étonnera naïvement de voir les Juifs se refuser à l'évidence; il expliquera leur obstination par la jalousie de ces étrangers[3] contre les Arabes, enfin gratifiés par Allah d'un prophète national[4]!

Dans cette intelligence d'une activité aussi désordonnée, l'ambition et la suggestion avaient beau jeu pour favoriser l'éclosion du prophétisme. Mahomet a commencé par être la victime des lacunes de sa formation intellectuelle. « Il ne fut pas un penseur calme, systématique, mais un visionnaire oriental, grandi dans une grossière superstition et sans discipline de l'esprit[5]. »

Tout le premier il a cru à sa mission, et de la sorte a pu communiquer aux plus anciens Compagnons cette conviction, indispensable pour expliquer les premiers succès de sa prédication. Ainsi entrevu, le problème de la loyauté de Mahomet se présente moins ardu.

Nous nous trouvons devant un phénomène d'autosuggestion, en face d'un personnage, possédant la redoutable faculté de voir en lui-même, habitué à y lire ce qu'il souhaitait y découvrir: une révélation! Or cette révélation se trouva composée de réminiscences, d'emprunts aux religions antérieures. Dans cette disposition d'esprit il devait aboutir à des

1. Voir concordance du Qoran, sous ces mots.

2. Rien de plus significatif que l'incessante répétition de ces légendes. Le lecteur lui-même finit par en être obsédé. Que penser de l'inventeur?

3. Aux Juifs de Médine, quoique en majorité indigènes, les Arabes refusaient la nationalité arabe.

4. Cf. Wensinck, *op. cit.* p. 61.

5. Nöldeke, *Orient. Skizz.*, 27.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

visions[1]. Il les a eues, comme racontent les sourates 74 et 81. « Le désir fut le père de la pensée et lui fit prendre une vague apparition pour une véritable vision prophétique[2]. » Les Qoraiśites connaissaient, semble-t-il, le rite de l'incubation, pratiqué dans quelques temples de l'antiquité classique, à l'effet d'obtenir des songes mystérieux. D'après certains textes[3], Mahomet y aurait eu recours; une nuit, comme il dormait autour de la Ka'ba, des anges lui fendirent la poitrine pour lui purifier le cœur[4]. Ce curieux renseignement possède exactement la même valeur que le reste de la *Sîra*. Les musulmans n'en ont jamais contesté l'authenticité, sans en comprendre toutefois la portée exacte.

***

Avant nous, M. H. Grimme[5] a révoqué en doute le caractère exclusivement religieux de la prédication primitive de Mahomet. Mais il a exagéré le côté social de la réforme au détriment de la partie dogmatique. Sans un dogme, Aboû'l Qâsim n'aurait pu gagner l'adhésion des Anṣârs, indifférents à une réforme des institutions qoraiśites, à l'amélioration du prolétariat mecquois.

L'oligarchie qoraiśite, nous le savons, se montrait dure pour les faibles comme toutes les associations basées sur l'intérêt, sur l'argent. A La Mecque, le capital était devenu oppresseur. Seule l'aristocratie, celle de la naissance ou de l'argent, détenait le haut commerce et les charges de la république[6]. Continuant les traditions inaugurées par l'ancêtre Qoṣaiy, elle écartait du pouvoir les *Qoraiśites des faubourgs*[7]. En protestant contre cet exclusivisme, en prenant la défense

1. Comme l'atteste le Qoran XXVIII, 86, il souhaitait recevoir des révélations.
2. Hirschfeld, *op. cit.* p. 45.
3. A notre connaissance, on ne les a pas encore utilisés. Sur l'incubation de l'antiquité, voir la thèse de Deubner, *De Incubatione*, chap. II, p. 14, etc. *De incubandi ritibus symbolisque*.
4. Cf. Ṭab., *Annales*, I, 1157, 13. Balâḏori, *Ansâb*, 162 *a*.
5. *Mohammed*, I, 14-17 ; cf. Reckendorf, *Mohammed und die Seinen*, p. 5.
6. Cf. *République marchande*. — 7. Cf. *Mo'âwia*, p. 43.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

des prolétaires, de la petite bourgeoisie, Mahomet pouvait se flatter de gagner des sympathies à sa cause. Nous nous garderons de citer ici l'adhésion de 'Alî[1] et de Zaid ibn Ḥâriṯa; ces deux jeunes disciples, l'un son cousin, l'autre son fils adoptif, dépendaient trop intimement du Maître; mais celle d'Aboû Bakr et du futur groupe des *Prédestinés*[2] paraît autrement éloquente. A l'exception du riche Omaiyade 'Oṯmân[3], ils appartiennent tous au petit commerce, comme le père de 'Aiśa et 'Abdarraḥmân ibn 'Auf, ou à la plèbe qoraiśite comme 'Omar et Aboû 'Obaida, ce dernier sans fortune et presque sans famille. Aucun d'eux ne dirigeait une des grandes banques mecquoises, n'appartenait au *Dâr an-nadwa*[4] ou pouvait nourrir l'espoir d'y parvenir un jour.

A ces disciples de la première heure se joignit une classe composite d'esclaves, d'affranchis, de sans-patrie; aventuriers, attirés à La Mecque par l'espoir de s'y enrichir ou amenés par les maquignons de chair humaine : Bilâl, Ṣohaib, Sâlim, 'Ammâr, méprisés par les autres Compagnons[5]. Pour ces *outlaws*, la constitution mecquoise se montrait spécialement impitoyable. Sans attaches à la cité, sans protection, leur vie, leur avoir demeuraient exposés à toutes les violences. Dans ce milieu, aux cadres si étroits, l'individu se trouvait sacrifié à la collectivité, à la tribu, au clan. Malheur à qui la coutume, les liens du sang n'y avaient d'avance assuré une place[6]; il vivait en marge de cette société patriarcale!

1. Nöldeke, *ZDMG*, LII, 19, doute de l'éducation de 'Alî par Mahomet. Quand on constate le manque d'intimité entre les deux, on éprouve l'impression d'une légende śi'ite, destinée à voiler cette situation. 'Alî attendit jusqu'après Oḥod avant d'accepter de devenir le gendre du Prophète.

2. *Mobaśśara*; Mahomet leur avait assuré d'avance le paradis; ils étaient dix, parmi eux 'Ali et les premiers califes.

3. Reckendorf (*op. cit.*, 55) et d'autres le disent converti pour épouser la belle Roqaiya. Si cette fille de Mahomet a existé, c'est 'Oṯmân, qui consentit à lui faire une situation.

4. Sorte de sénat mecquois.

5. Comme fait Ḫâlid ibn al-Walîd pour 'Ammâr. Ṭab., *Tafsîr* V, 88.

6. Même les *djinn* sont censés réunis en tribus, cf. Wellhausen, *Reste arabischen Heidentums*, p. 148.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Avant Mahomet, ces injustices, cette dureté de la constitution mecquoise avaient frappé des esprits moins réalistes que ne le sont le commun des marchands. De temps à autre on voit surgir à La Mecque des redresseurs de torts[1]. Conscients des illégalités commises par la force, du dommage devant finalement en résulter pour la communauté, ils essayent, par la formation d'un *ḥilf* (association), de remédier à ces désordres. Mal combinées, ces tentatives avortent ou se heurtent à la corruption universelle. Que leur manqua-t-il pour réussir? Un chef éminent et un programme bien conçu. Mahomet voulut être ce personnage et s'imagina posséder ce programme. Pourquoi ne reprendrait-il pas l'aventure? N'étant rien, ne possédant rien, il n'avait rien à perdre. S'il réussissait, sa famille adoptive, les Banoû Hâśim, lui en sauraient gré; dans l'insuccès, il savait pouvoir escompter leur protection[2]. Encore une fois, ce plan ne comportait aucun héroïsme. Mais combien suggestives cette compénétration, cette contamination incessantes de conviction et de motifs personnels, d'intérêts religieux et profanes! Aboû'l Qâsim n'a pas eu tort en prenant la qualification de *prophète arabe*. A mesure qu'il avancera, le Qoraiśite calculateur apparaîtra davantage et finira par absorber le prophète[3].

Mais pourquoi, demandera-t-on, ne pas reconnaître avec la tradition musulmane le caractère exclusivement religieux de la nouvelle réforme? Pourquoi, à côté du prophète, nous obstiner à placer l'agitateur, le chef de parti?

Si l'inspiration doctrinale avait d'abord dominé exclusivement la pensée de Mahomet, il eût commencé par s'élever contre le culte officiel de La Mecque, il eût résolument attaqué la vénération polythéiste de la Ka'ba et de la *pierre noire*. Sur ce point, se seraient concentrées ses attaques; le Qoran débor-

1. Si l'on peut se fier ici aux récits traditionnels. Beaucoup ont été accommodés plus tard pour flatter l'amour-propre des grandes familles qoraiśites.

2. Le clan arabe n'abandonnant jamais les siens.

3. Les derniers biographes aboutissent tous à cette conclusion. Cf. Hirschfeld, *op. cit.*, préface.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

derait d'éloquentes tirades contre la grossièreté de la religion quoraiśite. « La Ka'ba[1], voilà l'ennemi »! tel eût été le mot d'ordre donné aux premiers adhérents et placé en vedette dans le *Kitâb Allah*. Ce thème était-il par hasard moins fécond que l'oppression de l'orphelin et le fléau de l'usure[2]? A son monothéisme, d'ailleurs sincère, Mahomet a commencé par mêler des préoccupations d'un ordre moins élevé.

A Médine, la Ka'ba continuera à l'intéresser. Ce sera non pour l'attaquer, mais pour proposer sa conquête, comme un but aux efforts des fidèles. Cette adroite politique devait empêcher les siens de s'endormir à Médine. Il fallait sans cesse diriger leurs regards vers La Mecque et la Ka'ba. Désormais, elle servira de direction, de *qibla* aux prières des croyants, elle deviendra le centre de leur religion. Ainsi tous les jours s'affermirait dans leur conscience le sentiment de cette conquête à réaliser. Le pèlerinage de La Mecque, précepte qu'il urgera alors, s'inspire du même ordre d'idées : amener à La Mecque l'armée des musulmans! Ce résultat obtenu[3], il se désintéressera et de la Ka'ba et du pèlerinage. Quelques mois seulement avant sa mort, il se décide à accomplir ce devoir[4], présenté par lui comme la suprême marque de religion. Mais alors même, il conserve soigneusement la Ka'ba et la pierre noire. Pour assigner à ce fétiche une place dans l'islam, il se contente de remanier la légende d'Abraham, en présentant cet ancêtre du monothéisme comme le fondateur du sanctuaire qoraiśite.

Les naïfs Anṣârs[5] ne comprendront rien à ces ménagements; le jour de la reddition de La Mecque, ils penseront assister à

1. Mentionnée une seule fois et en termes bienveillants dans les sourates mecquoises.

2. « J'ai reçu, l'ordre d'adorer le dieu de cette cité » c'est-à-dire de la Ka'ba, s'écrie-t-il dans le Qoran, XXVII, 92.

3. Par la reddition de la Mecque.

4. Cette indifférence embarrasse grandement la tradition. De là ses efforts pour multiplier les 'omra, ou petit pèlerinage, de Mahomet. Mais sur quatre exemples, trois au moins sont controuvés.

5. Les *Auxiliaires*, ou musulmans de Médine.



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

la ruine du monument idolâtrique, le principal centre païen en Arabie. Mais ces trop confiants disciples ne pénétrèrent jamais bien avant dans la politique qoraiśite de leur maître.

A aucune époque de sa vie, Mahomet ne nourrit donc des desseins hostiles contre la Ka'ba. Dans son monothéisme intransigeant, il saura lui réserver une place d'honneur. Qui pourrait concevoir l'islam sans la pierre noire, sans le pèlerinage; autant de pratiques si profondément imprégnées de superstitions polythéistes[1]? Inépuisables contre ses ennemis de La Mecque, son éloquence s'évertue à les accabler dans d'interminables sourates. Mais vient-il à mentionner le sanctuaire national, son cœur s'attendrit[2] :

« Qu'ils continuent, s'écrie-t-il, à servir le Dieu de cette maison (la Ka'ba) — Lui qui les préserve de la faim — Et les met à l'abri de la crainte[3]! »

Son grand adversaire, Aboû Lahab[4] n'aurait pas pu afficher plus de ferveur. Mahomet approuve le culte pratiqué dans le sanctuaire, en souhaite la perpétuité; il affirme avoir reçu d'en haut l'ordre de lui demeurer fidèle (Qoran, 27, 91), et cela à une période[5], où il ignorait encore sa prétendue fondation par Abraham. Mais alors, que visait sa propagande? Ces versets ne me semblent pas moins compromettants pour la logique d'Aboû'l Qâsim que ceux où il aurait toléré les honneurs, rendus aux « cygnes sublimes[6] ». Dans le principe, son attitude paraît avoir manqué de décision vis-à-vis des divinités nationales. Tout en les déclarant très inférieures à Allah, il aurait cherché à leur assigner une place dans son système. Peut-être évita-t-il de se tourmenter à ce sujet, fidèle à sa méthode la plus habituelle de

1. Voir surtout Snouck, *Het Mekkaansche Feest*.

2. On a parfois contesté l'origine mecquoise de Mahomet. S'il est un point, où il n'ait jamais varié, c'est son patriotisme qoraiśite.

3. Qoran, CVI, 3-4.

4. Son fils, gendre de Mahomet, aurait été chrétien, d'après *Ag.*, XV, ; et le père? Mais peut-être est-ce là une insinuation de la tradition pour rendre odieuse la famille d'Aboû Lahab, maudit par le Qoran!

5. Les sourates 27 et 106 sont mecquoises.

6. Les divinités nationales, Qoran, LIII, 19.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

laisser les situations compliquées se débrouiller d'elles-mêmes. Si la recension officielle du Qoran n'a conservé aucune attaque contre les dieux de la Mecque : Hobal, Al-'Ozzâ, Al-Lât, etc., est-il téméraire de supposer que l'adroit Réformateur se les soit interdites ?

Toujours à la Ka'ba, il attribue l'organisation des deux grandes caravanes annuelles, « la sécurité dont ses compatriotes jouissent dans ce *ḥaram*, où aboutissent les produits les plus variés, une abondance, accordée par Dieu[1] ! » Eh quoi ? le Dieu de Mahomet ne réprouvait donc pas les honneurs idolâtriques de Qoraiś, puisqu'il les récompensait si magnifiquement ? Au moyen de quelles subtilités, l'auteur de ces versets parvenait-il à distinguer entre la Ka'ba et le culte impur, auquel elle servait de centre ?

Les Voyants d'Israël, tonnant contre les *Ba'alim*, vénérés par leurs contemporains, se montraient plus conséquents : ils anathématisaient dieux et sanctuaires. On comprendra donc pourquoi la *Malâ'* ou syndicat qoraiśite ne prit pas d'abord Mahomet au sérieux. Elle le laissa en paix, aussi longtemps qu'elle le vit respectueux des institutions officielles[2], simpl prédicateur du monothéisme.

Les chrétiens indigènes de La Mecque ne devaient pas, j'imagine, connaître ces ménagements pour l'idolâtrie. Ils ne furent pas pourtant inquiétés[3] ; — le cousin de Ḥadîǵa, Waraqa ibn Naufal, y aurait même occupé une honorable position — parce que, acceptant la forme de gouvernement, ils évitèrent de s'immiscer dans la politique intérieure. Le jour — Mahomet s'en souvenait encore — où l'ascète chrétien, Qoss ibn Sâ'ida était venu prêcher à 'Okâẓ et aux portes de La Mecque, la répu-

1. Qoran, XXVIII, 57 ; XXIX, 67 ; CVI. Abondance merveilleuse, étant donné la stérilité du territoire mecquois ! Non moins merveilleuse la sécurité dans l'anarchique Arabie !

2. Cf. Balâḏori, *Ansâb* (Ms. Paris), p. 69.

3. Cf. Hirschfeld, *op. cit.*, p. 26, n. 36. Nous avons cité plus haut le fils chrétien d'Aboû Lahab, famille très considérée à La Mecque. Aboû Sofiân le principal chef qoraiśite, avait un gendre chrétien, le mari de sa fille Omm Ḥabîba.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

blique n'avait pas pris ombrage de cette propagande chrétienne. Qoraiśites et Bédouins l'écoutèrent avec sympathie[1]. Mahomet devait donc poursuivre un but spécial. Aussi quand il s'en prit aux institutions même de la cité, on commença à s'inquiéter.

Les protestations élevées alors, les craintes exprimées par le syndicat qoraiśite dénoncent clairement le côté politique de l'agitation, créée par lui. On y mentionne, il est vrai, l'attaque contre les dieux de la patrie[2]. Comme ces dieux ne sont pas mentionnés dans le Qoran, on peut se demander si ce n'est pas là une interprétation, particulière aux rédacteurs de la *Sîra*. Écrivant à une époque où le caractère surnaturel de l'islam était accepté, ils ne pouvaient comprendre un programme, qui ne fût franchement dogmatique[3]. Encore dans ce cas, lorsque la *Malâ'* improuve les déclamations de Mahomet contre la religion, il faut penser au *dîn*, à la constitution de La Mecque, en y comprenant le culte national[4]. Et Mahomet, nous l'avons vu, avait mis la Ka'ba hors de cause. La vie économique de la cité reposait sur l'entente d'une réunion de financiers[5]. Or, l'expérience quotidienne montrait combien cette intelligence était précaire[6]. Sans elle toute grande entreprise devenait impossible et en importance La Mecque serait descendue au-dessous de Médine. La *Malâ'* redoute surtout les dissensions que ce mouvement menace de créer entre les clans, au sein de la république, de la *ǵamâ'a*[7], la communauté; terme adopté plus tard pour désigner l'universalité de l'islam. Elle proteste contre le blâme, adressé aux aïeux, auteurs de la législation nationale, contre

1. *Ag.*, XV, 41-44. Toute cette notice est farcie de détails légendaires.
2. Voir les diverses rédactions de la *Sîra*.
3. La correspondance de Mahomet avec les tribus a été revisée dans le même sens. Même après cette revision, l'ensemble conserve un caractère surtout politique.
4. J. Hiśâm, 167. Chez les Arabes préislamites le *dîn* embrassait l'ensemble des institutions nationales, y compris la religion.
5. Cf. notre *République marchande*, p. 8 *sqq*.
6. L'histoire de La Mecque à cette époque relate les luttes d'influence des familles patriciennes.
7. Ṭab., *Annales*, I, 1185, 13. J. Hiśâm, 171, bas.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Qoṣaiy[1], le *śaiḫ ṣidq*, le loyal ancêtre, comme on l'appelait fièrement[2]. Elle repousse les accusations d'injustice, de tyrannie, adressées au régime de la cité[3], les attaques contre les privilèges des classes[4].

On paraît avoir entrevu les luttes au sein des principales familles[5], partagées par la nouvelle doctrine et armées les unes contre les autres. Travaillée par la guerre civile, La Mecque aurait dû sacrifier les grandes caravanes nationales, renoncer à son prestige parmi les cités et tribus voisines, toutes jalouses de la prospérité de Qoraiś. Ce prestige, ces succès commerciaux reposaient avant tout sur l'union de la *ǵamâ'a*, phénomène unique dans l'histoire de l'Arabie ! Pouvait-on sacrifier ces avantages aux rêveries d'un Hâśimite remuant, sans éducation ni expérience politiques ? Ces sceptiques marchands ne le pensèrent point.

1. Qoṣaiy, l'auteur présumé de la constitution mecquoise, l'ancêtre aristocratique de Qoraiś.
2. J. Hiśâm, 188, 5 d. l.
3. C'est le sens de Ṭab., *Tafsîr*, VII, 3 : « *saffaha aḥlâmana* ou *aḥlâm Qoraiś*, il nous traite de barbares. »
4. Cf. J. Hiśâm, 166, 2 d. l.; 169, 4; 171, haut; 183.
6. Balâḏorf, *Ansâb*, 150ᵃ.

Les sourates mecquoises, relatives à cette période, vont préciser la portée des réformes, poursuivies par Mahomet. A cet égard, les textes suivants ne sont pas tous également clairs et expressifs. Ils le seraient assurément, si nous pouvions nous flatter de posséder en entier l'œuvre oratoire du Réformateur. Malheureusement pour les débuts de sa vie publique, le Qoran a seulement conservé des fragments d'allocutions. Les premiers visent les banquiers de La Mecque : l'usure, les accaparements, les tromperies dans le commerce [1].

« Malheur à l'oppresseur ! — Qui accapare l'argent et se plaît à le compter — Comme si cette fortune devait le rendre éternel. — Non pas ! il sera précipité dans l'abîme ! » [2].

Dans les réunions privées, Mahomet se chargera de développer ce canevas ; langage toujours goûté du prolétariat ! S'il faut en croire la tradition, il aurait désigné nommément les financiers impitoyables [3]. Il y reviendra dans le Qoran ; il appuiera sur la menace du Jugement dernier. Ses adversaires dédaignaient de prendre la menace au sérieux [4] :

« As-tu vu celui qui nie le Jugement ? — C'est celui qui opprime l'orphelin. — Et ne se soucie pas de secourir le pauvre. — Malheur à ceux qui... refusent la contribution [5] ! »

La contribution, *mâ'oûn* ! sorte d'impôt sur le revenu ! C'était le remède préconisé par lui, la panacée promise momentanément à la boulimie des mécontents, en attendant le *milliard* du

1. Dârimî, *Mosnad* (éd. lith.) 337-39 ; notre *République marchande*. On exigeait jusqu'à cent pour cent d'intérêt ou « pour chaque dirhem deux dirhems » Dârimî, 344.

2. Qoran, CIV, 1-3. Le premier verset est formé d'assonances à peu près intraduisibles.

3. Voir références dans Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, 93.

4. Ṭab., *Tafsîr*, VII, 105. — 5. Sourate CVII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

syndicat qoraišite. Une fois maître de La Mecque, le Prophète se rangera décidément du côté des capitalistes, ses ennemis de la veille ; il défendra de toucher aux banques, à la vie des Maḫzoûmites et des Omaiyades. Le concours des financiers, lui devenait indispensable[1] pour l'exécution de ses plans ultérieurs, pour lancer l'emprunt intérieur, nécessaire à sa campagne contre les Hawâzin. Mais au début de sa carrière réformatrice, il revient avec insistance sur cet intéressant numéro de son programme et, dans sa soif de popularité, il se reprochera publiquement d'avoir mal accueilli un pauvre[2]. Entre temps, il gourmande les hésitations :

« Celui qui dépense et observe la justice[3]. — Et prouve sa foi par l'aumône — Nous lui faciliterons le chemin du bonheur. — Mais l'avare, l'ami des richesses, celui qui refuse (de faire) le bien — Nous l'acculerons au malheur — Sa fortune ne le sauvera pas au jour de la perdition »[4].

La sourate XC (12-15) fait penser à l'ancien orphelin, se souvenant des privations de son enfance, de l'abandon où l'avaient laissé les Hâšimites[5]. Il y recommande « d'affranchir l'esclave — de donner à manger au jour de la disette — à l'orphelin de la famille — ou à un pauvre dans le malheur ». « Non, clame-t-il aux Qoraišites, vous n'honorez pas l'orphelin — Vous ne songez pas à nourrir le pauvre — Vous dévorez[6] l'héritage avidement — Et aimez la fortune de toute l'ardeur de votre âme[7] ! »

1. A chacun il empruntera des sommes allant de 40 à 60000 dirhems.
2. Sourate LXXX.
3. *Ittaqâ*=qui pratique, non seulement la piété envers Dieu, mais la justice distributive ! C'est, je crois, le sens du terme qoranique. « Qui dépense », c'est-à-dire donne le *mâ'oûn*.
4. Qoran, XCII, 5-11.
5. Il leur témoignera dans la suite une tendresse fort modérée : à 'Abbâs, 'Aqîl et même 'Alî.
6. C'est-à-dire vous l'accaparez injustement. C'est spécialement « la *mangerie* (Akl) de la fortune de l'orphelin », fréquemment mentionnée dans la tradition, à la suite du Qoran. Ya'qoûbî, II, 104. « N'administre pas la fortune de l'orphelin ! » ; ainsi aurait parlé le prophète ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 85. Ḥanbal, *Mosnad*, I, 203-08.
7. Qoran, LXXXIX, 15-17.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Enfin il se tourne contre les abus publics :

« Malheur aux faussaires ! — Négocient-ils une transaction, ils exigent du vendeur mesure complète[1] — Ont-ils eux-mêmes à mesurer ou à peser, alors, ils deviennent trompeurs ! »[2] Sans se lasser, sans s'inquiéter même de varier les formules[3], il stigmatise les faux dans les poids et les mesures, les empiétements sur la fortune de l'orphelin, la dureté envers celui-ci, le pauvre, le prisonnier. Il reproche à ses concitoyens de les dépouiller, de les laisser mourir de faim[4].

Voilà le canevas des allocutions développées par le Réformateur au petit cercle d'adhérents, groupés d'abord autour de lui.

On n'insistera jamais assez sur le rôle de la contribution ou *mâ'oûn* dans l'islam primitif, celui de cette petite chapelle mecquoise. Aboû Bakr, ce disciple de la première heure, ce témoin autorisé des débuts de son *ami*, *Ṣâḥibi Aboû'l Qâsim*, comme il se plaisait à l'appeler, s'en était parfaitement rendu compte. Cette clairvoyance atteste chez lui, avec un véritable sens politique, combien il s'était approprié l'esprit du maître. A ces titres, il fut incontestablement le premier des musulmans, le plus grand des croyants, le *Ṣiddîq*[5] par excellence ! Or,

1. Comp. Ya'qoûbî, II, 104. Il faut également comprendre ici le pesage des monnaies et des métaux précieux, où les banquiers cherchaient à tromper les clients imprudents.

2. Qoran, LXXXIII, 1-3. Pour l'âge de ces sourates, cf. Schwally-Nöldeke, *op. cit.*, 93, etc. Dans la sourate VI, les versets 152-54, la sourate LXXVI ne peuvent être médinois. Nos citations appartiennent donc à la première activité du prophète.

3. Ces tautologies ne furent peut-être, à l'origine, que des variantes d'un thème unique, conservées par les premiers récitateurs. Elles éclairent la théorie des « sept rédactions ». En supprimant toutes ces variantes, on aurait dû réduire d'un quart le volume du recueil. Ni Aboû Bakr ni 'Oṯmân ne se sentirent ce courage.

4. Qoran, VI, 153 ; XVII, 36-37 ; LV, 8-9 ; LXXVI, 8 ; XCIII, 6-7.

5. *Croyant* plutôt que véridique, comme on préfère souvent traduire. — « Dans tous ses sermons, Mahomet insistait sur l'importance de la zakât. » Dârimî, *Mosnad* (éd. lith.) 207. « Croyez et payez ! » — « Pourquoi refuser de payer ? » L'avarice consiste à refuser la zakât. Qoran, XLI, 7 ; LVII, 7, 10, 24. A ce refus, on reconnaît les infidèles. *Ibid.*, IX, 98, 100.


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

DFG

aux yeux d'Aboû Bakr la *zakât* devait primer l'accomplissement de la prière et l'acceptation du dogme qoranique. A l'époque critique de la *ridda*[1], interpellé par 'Omar et les grands compagnons sur son attitude envers les Arabes dissidents, mais demeurés fidèles aux obligations musulmanes, à l'exclusion de la *zakât*, Aboû Bakr déclarera la guerre à quiconque refuse d'acquitter les redevances, jadis payées à Mahomet, fût-ce un licou de chameau ! « Je ne séparerai pas la *zakât* de la prière et je tirerai l'épée contre qui fera cette distinction[2]. » L'énergie des expressions, employées alors par lui, montre l'importance de cette sévérité à ses yeux : « Je n'en démordrai pas, quand même les chiens viendraient traîner par les pieds les épouses du prophète[3] ! » Comme 'Omar le reconnut plus tard, Aboû Bakr avait vu juste[4].

Dans le Qoran et dans les recommandations, adressées aux *wofoûd*[5], la *zakât* se trouve toujours mentionnée, parfois avec la prière[6], mais jamais elle n'est passée sous silence[7], comme cela arrive pour la prière. Du *ḥaǵǵ*, il n'est plus question dans le Qoran, à partir de la reddition de La Mecque, et jamais dans les recommandations aux tribus : nous savons pourquoi. Mahomet se dit spécialement envoyé pour lever la zakât[8]. Bien-

1. Sécession — non pas apostasie — des Arabes à la mort de Mahomet ; un mouvement exclusivement politique.

2. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 423. Aboû 'Obaid (ms. cité), 207ª.

3. Ḍahabî (Ms. Paris), *Histoire des califes*, p. 3ª, cf. notre *Triumvirat*, 126-127 dans *Mélanges Fac. orient.*, IV.

4. C'est-à-dire l'importance de la réforme économique dans l'islam. A la mort de 'Omar, on trouva attachées à la garde de son épée les prescriptions de Mahomet relatives à la *zakât*. Dârimî, *Sonan*, 203, 2. D'autre part, la tradition déclare inviolable, qui a prononcé la profession de foi musulmane. *Ibid*, 323.

5. Députations des tribus arabes à Mahomet, la dernière année de sa vie.

6. Comme Qoran, II, 277 ; XXI, 73 ; XXIII, 1-4 ; XXXV, 19. Comp. Ibn Sa'd (Wellhausen), nos 16, 22, 23, 28, 30 et *passim*. Dârimî, *Mosnad*, livre de la zakât.

7. Qoran, LXXX, 3, 6 ; XCI, 9.

8. Qoran, XX, 78 ; LXII, 2 ; comp. II, 146 ; IX, 104. Aboû 'Obaid, ms. cité, 98ª.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

heureux ceux qui l'acquittent ! Cette fidélité leur vaudra la prière du prophète[1]. Primitivement, il paraît l'avoir considérée comme un impôt sur le revenu, sorte de taxe, imposée aux riches en faveur des pauvres, un *secours*, *mâ'oûn*[2], plus tard appelé zakât, *purification*, comme un moyen offert par lui aux usuriers de La Mecque, aux puissants du jour pour légitimer, purifier leur fortune, édifiée sur l'injustice, sur la ruine des orphelins et des misérables[3]. Vertu privée pendant la période mecquoise, la zakât deviendra un devoir civique à Médine, une obligation stricte de contribuer aux charges de l'État[4]. Mais alors même quand il voudra justifier l'énorme part, prélevée en sa faveur sur la fortune publique, il mettra en avant une considération sociale[5].

A cet ensemble, ajoutez les déclamations contre l'usure[6], déclamations amplifiées par les ḥadîṯ d'une façon fort expressive. Le Prophète y signale tout spécialement les gains illicites réalisés par son oncle, le banquier 'Abbâs[7].

Ces attaques courageuses, l'intérêt témoigné aux esclaves, aux orphelins, aux opprimés en général[8], ne permettent pas, si je ne m'abuse, de dénier tout caractère social aux primitives préoccupations de Mahomet. Il avait la tête si peu dogmatique !

1. Qoran, IX, 104 ; LXXXVII, 14.

2. Qoran, CVII, 7. La tradition favorise cette interprétation. Aux tribus, Mahomet promet de faire distribuer sur place aux pauvres le produit de la *zakât*. Ibn Sa'd (Wellh.) n[os] 8, 85. Ḥanbal, *Mosnad*, V, 369. Plus explicitement encore : « La *zakât* doit être prélevée sur les riches d'une agglomération en faveur des pauvres du même groupe ». Dârimî, *Sonan*, 201. Si ces ḥadîṯ — on pourrait les multiplier — méritent créance, il s'agit d'un véritable impôt sur le revenu, d'une taxe des pauvres. Comp. Aboû 'Obaid, ms. cité, 31[a].

3. Ainsi l'ont considéré les Compagnons : « C'est le bien des pauvres, des aveugles, des paralytiques. » Aboû 'Obaid, ms. cité, 321-22.

4. Qoran, IX, 60. Cf. Carra de Vaux, *la Doctrine de l'islam*, 78, etc.

5. Cf. Qoran, LIX, 7.

6. Qoran, II, 276, 277, 278 ; III, 125 ; IV, 159.

7. J. Hiŝâm, 968 ; Ḥanbal, *Mosnad*, 494 : « 33 (*sic* !) adultères n'équivalent pas à un dirhem d'usure », fait-on dire à Mahomet. *Ibid.*, V, 225.

8. Qoran, XXIV, 32, conseille d'épouser les veuves pauvres, les esclaves vertueux, hommes et femmes ; d'aider les esclaves à se racheter.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Ces réformes — qu'il y ait pensé ou non — masquaient le vide de son programme religieux. Celui-ci tenait alors tout entier dans cette formule : « Dieu et le dernier jour ! » La poursuite de leur réalisation facilite l'intelligence de ses premiers succès et aussi du problème de sa vocation. Avec les années, et surtout le succès, le Prophète finira par verser dans la politique[1]. La politique encore, à son insu peut-être, inspire les débuts de ce prédicateur, demeuré très qoraiśite, c'est-à-dire réaliste. La combinaison du sacré et du profane, le mélange de réformes religieuses et sociales assura la réussite de l'islam. Peut-être ne jugea-t-il pas ses concitoyens capables de s'enflammer pour un programme plus désintéressé. Cela ferait honneur à sa perspicacité psychologique. Quoi qu'il en soit, Mahomet saura toujours merveilleusement doser la proportion d'énoncés dogmatiques, convenant à ses compatriotes, veiller à « rendre la religion facile ». (Qoran, XXII, 78.)

Le vocable *waḥi*, employé pour désigner la révélation qoranique[2] ne doit pas nous induire en erreur. Rien de plus élastique. L'expression n'implique pas nécessairement une origine surnaturelle. Il peut convenir aux communications profanes entre simples mortels[3] ; il s'applique aux démons et aux *djinn*[4]. Le Qoran (XVI, 70) l'emploie même pour les abeilles. N'allons pas imiter certains ṣoûfis et conclure à la présence de prophètes parmi ces insectes. « Dans ce cas, observe finement le spirituel Ǵâḥiẓ[5], toutes les abeilles devraient être prophètes, le texte qoranique étant général[6]. » Mahomet montre le même éclec-

1. Cf. C. H. Becker, *Der Islam als Problem*, dans la revue *Der Islam*, I, p. 5. Je n'oserais pourtant conclure avec l'auteur : « Les débuts de l'islam sont exclusivement religieux. »

2. Cf. Qoran, IV, 161 ; V, III ; XVII, 41 ; LIII, 4-10, et concordance de Flügel, *sub verbo* ; waḥi = livre ; *Naqâ'iḍ Ǵarîr* (Bevan), 850.

3. Ainsi pour la mère de Moïse, Qoran, XXVIII, 6.

4. Cf. Ṭab., *Tafsîr*, VIII, 3 ; Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, 21.

5. *Livre des animaux*, V, 128.

6. Comp. Qoran, XLI, 11 ; XCIX, 5 : révélation à la nature inanimée ; XIX, 21, Zacharie, frappé de mutisme, en sortant du temple, parle par signes ; XIV, 16 ; XLI, 11 : il s'agit de vérités de l'ordre banal. Dans tous ces passages figure le vocable *waḥi*.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

tisme dans le choix des termes que dans celui des rimes.

Mahomet ne se présenta pas d'emblée comme le *nabî*[1] sémite de grand style — tel Abraham, l'*ami d'Allah*, — ou comme Moïse et Jésus, fondateurs religieux, honorés d'une révélation suréminente, d'un *Kitâb*! Il faudra attendre les sourates médinoises. Là il prend couramment le titre de *nabî* et se le fait accorder par Allah, à partir de ses succès militaires[2]. Cette nouvelle conception fut « un produit tardif de l'esprit du Prophète, une suggestion, née des circonstances où se déroula sa carrière, du dévouement de ses sectateurs et amis, une conséquence naturelle, presque nécessaire, pour ainsi parler, de ses triomphes immenses, imprévus, et de l'apothéose instinctive de sa propre personne[3] ».

A Médine, il osera ouvertement s'associer à Abraham; ce sera à cause de la Ka'ba, pour reprendre, soi-disant en sous-ordre, l'œuvre du grand ancêtre, enfin pour acculer les siens à la conquête de La Mecque. Mais ce dernier motif — le principal peut-être — il n'aura garde de le découvrir.

Dans les commencements, il se contente d'être un messager, un héraut, *nadîr*, *baśîr*, envoyé à un peuple (les Arabes), n'ayant pas encore reçu de prédicateur[4]. Il se dit chargé par Dieu de donner des avertissements au risque de provoquer l'étonnement sceptique des incrédules[5]; il doit rappeler la pensée de l'autre vie, sans avoir reçu le pouvoir d'accomplir des miracles, par exemple, de se faire, comme 'Isâ, écouter des morts[6]. Mission modeste! Il en convient; l'Éternel ne s'étant pas engagé à dépêcher un ange pour attester sa véracité[7].

1. Cf. Pautz, *Mohammed's Lehre von der Offenbarung*, p. 24; *rasoûl* signifie étymologiquement envoyé, messager.
2. Cf. Qoran, VIII, 65, 66, 71; IX, 74; XXXIII, 1, 28, 44, 49, etc. Alors se multiplie l'interpellation : *ô nabî*! dans le Qoran.
3. Caetani, *Annali dell' Islam*, I, 204.
4. Qoran, XXVIII, 46; XXXII, 2; XXXV, 43.
5. Qoran, XI, 2; XXXV, 2; L, 2.
6. Qoran, XIII, 8; XXXV, 21; LXXIX, 45.
7. Qoran, XI, 15. Le sens est le suivant : « Tu n'es qu'un *nadîr*; à quoi bon des miracles? » Cette question du miracle l'obsède visiblement.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Simple intermédiaire, l'obligation lui incombe de remplir sa mission[1]. Ces rudes marchands de Qoraiś avaient besoin d'être ramenés à l'idée d'un Dieu unique, rémunérateur; d'être placés en face de l'hypothèse d'un jugement, d'une autre vie! S'il en fût demeuré là, Mahomet aurait pu être un utile instrument de civilisation, de progrès religieux parmi ses compatriotes. A-t-il même d'abord prétendu autre chose? Avant de le nier, il faudrait connaître cette nature mieux qu'il ne s'est connu lui-même.

Cette conception nous éloigne considérablement du rôle de prophète, de fondateur de religion. Dans la chancellerie de l'Éternel, sans aspirer encore à la fonction d'ambassadeur, ni de ministre plénipotentiaire, Aboû'l Qâsim se contente du modeste emploi d'agent, de courrier, *baśîr*, chargé d'une bonne nouvelle, *bośrâ*[2].

Rien d'instructif à cet égard comme la lecture du Qoran, pour saisir la simplicité, l'atténuation du rôle primitif, entrevu par Mahomet! Sa mission se borne au *balâg*[3], la transmission du message à domicile, s'il est permis de parler ainsi, sans s'inquiéter du succès de la démarche, beaucoup moins de faire appel à la force. « S'ils se détournent, lui dit Allah, nous ne t'avons pas établi leur gardien; le *balâg* seul t'incombe. » Le *ǵihâd* ou guerre sainte appartient à la période médinoise[4]. Il se dit un homme comme tout le monde, incapable de prévoir l'avenir[5]. On ne se montre pas moins prétentieux! De bonne grâce, il a l'air de renoncer au prestige du thaumaturge[6], privilège de 'Isâ et de ses illustres devanciers. Quand les Bédouins

1. Qoran, XXXV, 21, 22. Comp. les ingénieux rapprochements de Caetani, *Annali*, I, 209. Plus tard à Médine, quand il prend le titre de *messager*, il l'accompagnera des expressions *nabî* et *flambeau étincelant*. Qoran, XXXIII, 44.

2. Qoran, V, 22; XXVII, 2.

3. Cf. Qoran, III, 19; V, 92, 99; XXIV, 54; et les textes, cités plus haut.

4. A La Mecque le ǵihâd est un combat spirituel, une résistance aux volontés des infidèles. Qoran, XXV, 52.

5. Qoran, VII, 187; XVIII, 110; XXI, 3; XXXVI, 155, 186; XLI, 48.

6. J. Hiśâm, 188; Qoran, XVII, 90, 91, 92, etc. Cf. XV, 7-8. Balâḏorî, *Ansâb*, 76[a].

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

réclament des rivières, comme en Syrie, le somment de deviner ce que renferme le ventre de leur chamelle ou le défient de retrouver sa propre monture égarée, il avoue son impuissance [1], Dieu ne l'ayant pas envoyé à cet effet. Il s'arrête à réfuter les objections contre l'humilité de sa personne, la banalité de son extérieur [2] : il mange, il boit, il est marié. Sur ce dernier point, dépassant le but, il affirme que femmes et enfants sont parmi les caractéristiques des prophètes [3]. Il affecte cette pitoyable façon d'argumenter. Les Juifs lui reprochent d'être *ommî*, c'est-à-dire sorti d'un peuple, ne possédant pas de révélation. Mahomet glorifie Allah d'avoir en sa personne accompli cette merveille [4]. Quant à sa mission elle-même, Mahomet ne la présente pas encore comme la *risâla* [5], l'ambassade officielle, mais une « prédication », un *ḏikr*, un appel à des obligations oubliées, négligées, « un remède pour les maux de l'âme, une direction miséricordieuse pour les croyants [6] ». Certains veulent bien l'accepter; d'autres en plus grand nombre s'en détournent [7]. Au demeurant, il se déclare un simple mortel, un bourgeois de La Mecque, continuant à fréquenter le bazar, au grand scandale des Qoraiśites [8].

Plus tard, dans l'ivresse de ses premiers succès, lorsqu'il se

1. J. Hiśâm, 433. On le questionne sur l'approche du dernier jour. Il répond : « Celui qu'on interroge (c'est-à-dire lui-même) n'en sait pas plus que celui qui interroge ». Baihaqî, *Adâb*, p. 1ª; Ms. Bibl. Khéd. « Je ne puis, convient-il, rien faire pour moi-même. » Ailleurs, il conteste l'utilité des miracles. Qoran, x, 49; xv, 14-15.

2. Ici son argumentation se présente assez bien. Qoran, xvii, 90, etc.; xxv, 7.

3. Qoran, xiii, 38; cf. notre *Qoran et tradition*, 13-14.

4. Qoran, lxii. 2. Cf. A. Wensinck, *Mohammed en de Joden te Medina*, p. 61.

5. Qoran, vii, 77 (*risâlât*, au pluriel, messages particuliers), vii, 60, 66, 91; xxxiii, 39; surtout vi, 124 : « Dieu sait où il place sa *risâla*, apostolat. » En d'autres termes, Allah choisit qui il veut.

6. Qoran, x, 58; xi, 121; xxiv, 34. « Le prophète s'est marié, a divorcé », dit de lui son oncle 'Abbâs, le jour de sa mort, pour prouver qu'il était comme tout le monde. Dârimî, *Sonan*, 23. « Ma *sonna* (coutume), dit Mahomet, c'est d'épouser et de divorcer. » *Ibid.*, 278.

7. Qoran, lxxiii, 19; lxxiv, 50, 54; lxxx, 11.

8. J. Hiśâm, 189, 3.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

croira assez fort pour affronter le scandale de son roman avec Zainab[1], Mahomet s'appellera le « sceau des prophètes[2] », expression vague autant que prétentieuse, suggestive pourtant, parce que caractéristique d'une évolution. L'impérialisme arabe l'interprétera en présentant Mahomet comme le dernier des prophètes, le plus grand de tous, envoyé « aux noirs et aux blancs, aux *djinn* comme aux hommes[3] ». Alors, on prêtera, à Mahomet[4] lui-même, cette théorie : à l'édifice, élevé par les prophètes, mes prédécesseurs, il manquait une brique; cette brique, je l'ai ajoutée », ou comme s'exprime une variante : « Cette brique c'était moi[5] ! » Vers la fin de sa carrière, le réformateur mecquois rêvera lui-même l'extension[6] de sa mission « à tous les hommes[7] », non pas à l'univers, comme on a voulu le comprendre, mais à l'Arabie, plus immédiatement connue de Mahomet, à celle surtout où sa diplomatie parviendra à établir

1. Qoran, XXXIII, 36-39.

2. Expression isolée dans le Qoran, XXXIII, 40. Sur l'âge de cette sourate, cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, 206. Le verset 40 contient le nom de Mahomet, et Hirschfeld, *op. cit.*, 139 croit apocryphes les versets où ce nom est mentionné. Le nôtre ne se trouve certainement pas à sa place et coupe la rime. Dans le principe, ce devait être un de ces versets *erratiques*, nombreux dans le Qoran. La mention du nom de Mahomet et du « sceau des prophètes » l'a fait insérer ici, parce qu'on a cru devoir le rattacher au divorce de Zainab. Baiḍâwî y a vu une allusion aux fils du prophète. En réalité, l'exégèse officielle n'en sait pas plus que nous. Mais les deux expressions lui tenaient à cœur.

3. Cf. Ḥanbal, *Mosnad*, I, 301 : notre *Mo'âwia*, 427.

4. La parabole évangélique du roi, invitant à un festin. Le messager, c'est Mahomet, le festin, c'est l'islam. Dârimî, *Sonan*, 5-6. Ces pastiches abondent dans les collections de ḥadîṯ.

5. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 398, 4; 412; III, 9, bas.

6. On le voit préoccupé, dans les dernières années de Médine, moins à faire des prosélytes qu'à gagner des alliés politiques. Cela explique pourquoi les premiers conquérants arabes se sont médiocrement soucié de propagande. Cf. Becker, *Der Islam als Problem*.

7. Qoran, III, 90; XXI, 107; XXV, 1; XXXIV, 27. Comp. *Mo'âwia*, 421-423. Plus extraordinaire est la théorie prêtée à Mahomet : « Je suis envoyé à tous les hommes, à leur défaut aux Arabes, enfin à Qoraiś (c'est l'inverse du procédé réel); si j'échoue, alors à moi seul ! » J. S. *Ṭabaq.*, I[1], 128, haut.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

son influence, à se créer des relations[1]. La logique des révolutions devait lui faire tirer ces conclusions.

Mais au moment de sa première rencontre avec Gabriel, le prétendu retraitant du mont Ḥirâ ne médite rien de pareil. Il se croit avant tout appelé à évangéliser sa parenté[2], sans s'illusionner d'ailleurs sur le succès de cette mission restreinte[3]. Puis, s'enhardissant, il l'étendra à La Mecque, « la mère des cités et à ses environs[4] ». Ces derniers mots visaient les tribus, apparentées ou alliées aux Qoraiś : Kinâna, Ḫozâ'a, tribus dans leur mouvance immédiate ou en relations d'affaires avec eux, comme les habitants de Ṭâif[5]; si toutefois sa visite à cette ville n'a pas été déduite de ce verset, comme je me permets de le soupçonner.

Pendant toute la période mecquoise, il n'entrevoit pas d'autre horizon à son activité de réformateur. A ce moment de sa carrière, c'était déjà une grande audace d'y avoir englobé tout le Ḥigâz. En le faisant, il distança de loin ses compatriotes, individualistes endurcis, incapables de regarder au delà de la tribu. Mais cet effort considérable demeura circonscrit par le nationalisme arabe. Ce serait même, assure-t-on, le côté véritablement original de son initiative, le cachet profondément arabe

1. Pautz, *op. cit.*, p. 104 rapporte Qoran, XXVIII, 46 à tous les Arabes. Il peut au plus être question du Ḥigâz ; les autres provinces de l'Arabie ayant, d'après le Qoran, reçu la visite de prophètes : Hoûd, Ṣâliḥ, So'aib. Dans le Qoran l'apostrophe : « O vous, hommes ! » = « O vous, qui avez cru ! » Elle vise l'auditoire, les croyants présents, non l'humanité. Mahomet ne s'est jamais élevé jusqu'à cette dernière abstraction. Dans l'ancienne littérature arabe *An-nâs*, hommes, équivaut d'ordinaire à *Arabes*, ou à notre terme français *monde* : voir du monde.

2. Qoran, XXVI, 214 ; pour l'exégèse anecdotique de ce texte, on peut consulter Ḥanbal, II, 360, 398-399 et les *Ṣaḥîḥ* : tous exploitent le même fonds.

3. Cf. Qoran, XXVI, 216.

4. Qoran, VI, 92. Dans ce texte Tab., *Tafsir*, VII, 105 prétend découvrir la mission universelle, c'est-à-dire La Mecque et toute la terre = environs de La Mecque ; nombreuses citations d'anciens exégètes en faveur de cette opinion.

5. Cf. notre *Tâif, la cité alpestre du Higâz* extrait de la *Revue des questions scientifiques*, octobre 1906.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

de sa mission. Cette originalité, il l'atteignit d'ailleurs spontanément et sans mérite de sa part. Par suite de ses notions inexactes sur l'histoire religieuse de l'humanité, il considéra toujours le prophétisme comme essentiellement national. Les prophètes étaient envoyés à une région, à une tribu particulières[1]. Mahomet ne pouvait voir plus loin. Cette particularité lui fournit même une nouvelle confirmation de sa propre mission[2] : les Qoraiśites n'ayant jamais reçu la visite d'un prophète[3].

En réalité, son nationalisme se limita à La Mecque, puis il étendra ses efforts à la conversion de toute la province. Il n'eût pas été de son pays, s'il avait pu imaginer pour un Arabe une influence, s'exerçant au delà du cercle restreint d'un groupement de tribus. Antérieurement à l'expansion islamique, le patriotisme arabe ne dépassa jamais le concept d'une confédération d'intérêts provinciaux. Il faut tenir compte de cette constatation, si l'on ne veut inutilement compliquer le problème de la mission entrevue par Mahomet.

*
* *

Si Mahomet marcha d'abord à tâtons, sans savoir où il aboutirait, on se tromperait étrangement, en le représentant descendu du Ḥirâ avec un programme socialiste. Par l'adoption du titre de *naḏîr*, avertisseur, par le rappel incessant au « dernier jour[4] », il prétendait porter les regards au delà de cette existence terrestre[5].

1. Comp. les ritournelles qoraniques : « A Madian, à 'Ad (nous avons envoyé) leur frère », compatriote. Sourate XI, 52, etc., 84, etc.

2. Confirmation d'ailleurs en contradiction avec le rôle, assigné par lui à Abraham et Isma'il, fondateurs de la Ka'ba.

3. A ce moment il n'avait pas encore découvert les relations d'Abraham avec La Mecque.

4. Voir dans Hirschfeld, *op. cit.*, 49-54 les variations infinies de cette idée dans le Qoran.

5. De là aussi son insistance sur le dogme de la résurrection. Son zèle à le défendre contre les railleries des contemporains est digne d'éloges et suppose une conviction.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

Dans les premières années de son mariage avec Ḫadîǵa, parmi les calmes distractions d'un foyer monogame, débarrassé des soucis du lendemain, il avait trouvé le temps de la réflexion. Cette monogamie commençait à lui peser et Allah dut le prévenir « de ne pas étendre ses regards sur les épouses étrangères[1] ». Ses méditations l'avaient convaincu de l'inanité du polythéisme et les grossières pratiques du culte qoraiśite achevèrent de le désabuser.

Ces idées étaient alors, on peut le dire, dans l'air et à La Mecque, tous les esprits d'élite les partageaient. Au dire de la tradition, les Qoraiśites auraient commencé la rédaction de leurs actes publics par la formule monothéiste : « En ton nom, ô Dieu ! *Bismika Allahomma* ! » Les poètes, ces intellectuels de la *ǵâhiliya*, en fourniraient au besoin la preuve. De leur communauté d'idées avec le christianisme naît précisément la difficulté de décider si l'Évangile a le droit de les réclamer. Un Mecquois, étrangement calomnié par l'islam, Aboû Ǵahl, immédiatement avant la bataille de Badr, adressera à Allah[2], un appel franchement monothéiste. La veille de la reddition de La Mecque, sommé de professer l'unité de Dieu, Aboû Sofiân avouera n'éprouver aucun embarras à proclamer la faillite du paganisme. Dans leur for intérieur, les aristocrates ou *aśrâf*, les fortes têtes de la *Malâ'* professaient les opinions les plus orthodoxes, mais gardaient en public la vénération traditionnelle pour les divinités tutélaires de la cité : Hobal, Al-Lât, Al-'Ozzâ. Par contre, il y a toujours lieu de se demander jusqu'à quel point la *Sîra* s'est montrée ici l'écho inconscient du

1. Qoran, xv, 88 ; cette sourate 15 est mecquoise. Cf. Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, 129.

2. Dans les moments de crise les Qoraiśites se montraient tous monothéistes. C'est un thème débattu du Qoran. Correspond-il à la réalité ? D'après un traité, consacré aux parents de Mahomet (Ms. Paris, n° 5051), p. 5-6, les Qoraiśites croyaient en un seul Dieu créateur, mais ne lui rendaient pas le culte légitime ; leur polythéisme était seulement de forme, *maǵâzi*. On utilise cette distinction pour sauver du reproche d'infidélité les parents du Prophète. Le polygraphe Soyoûṭî a consacré plusieurs mémoires à cette question, conservés dans les bibliothèques de Constantinople et ailleurs. Comp. Qoran, x, 23, 24, 32.


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

DFG

Qoran. Le conservatisme arabe interdisait de toucher au *dîn* (religion) des ancêtres, de les accuser d'erreur, comme se le permettait Mahomet. En attaquant la constitution de la république, on craignait d'ébranler les bases de sa prospérité, d'y provoquer une crise, de porter la désunion au sein de la *ǵamâ'a*.

Or, les gens d'affaires, surtout lorsqu'ils portent la charge du pouvoir, redoutent les suites d'une révolution. Membre du *Dâr an-Nadwa*, Mahomet eût infailliblement partagé ces craintes. S'il avait dû assumer la responsabilité d'un Aboû Sofiân, assurer la distribution régulière d'un dividende à des centaines de Mecquois, ses actionnaires, ou intéressés dans les grandes caravanes[1], on l'eût sans doute trouvé non moins conservateur que ce chef qoraiśite, dont il prisa toujours la calme raison[2]. Petit bourgeois, simple administrateur de la fortune de Ḥadîǵâ[3], Aboû'l Qâsim n'avait pas les mêmes raisons de redouter le contre-coup d'une crise intérieure sur le change et la bourse[4]. D'ailleurs, les visions nocturnes se succédaient, l'appel de voix mystérieuses ne lui permettait plus d'hésiter. Quand, dans le silence des nuits, il crut entendre l'ange l'inviter à proclamer l'unité de Dieu créateur[5] :

« Proclame : au nom de ton Seigneur le Créateur ! Il a créé l'homme de sang coagulé. Proclame : car ton Seigneur est le plus noble... Lève-toi et prêche. Ton Seigneur, magnifie-le. Purifie tes habits. Évite la souillure... ! »

Il recueillit, en réalité, l'écho de sa propre pensée et de longues méditations solitaires. Mais ce Dieu a dû imposer des obligations à ses créatures et munir sa loi d'une sanction. Cette sanction, Mahomet la découvrit dans le jour du jugement. Les oppresseurs y rencontreraient leur châtiment, à moins d'avoir expié leurs excès par les croyances mono-

1. Cf. notre *République marchande*, p. 15.
2. Cf. *Ag.*, VI, 93.
3. Dont il n'hérita pas après la mort.
4. Cf. notre *République marchande*, p. 14 *sqq.*
5. Sourates, LXXIV et XCVI, premiers versets.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

théistes, par la purification, *tazkia*, de leurs injustes richesses. Cette idée du jugement, il l'avait empruntée aux chrétiens[1]. Seule l'insistance ou mieux la monotonie des développements lui appartiennent en propre. Partout se trahit sa pauvreté créatrice. Comme les esprits d'une médiocre fécondité littéraire, il abusera des lieux communs, de la description du dernier jugement. Cela ne l'empêchera pas de s'en montrer très fier et de la proposer comme un modèle d'éloquence[2].

Résumons cette discussion. La mission, d'abord entrevue par Mahomet, se borne à une réforme[3] mi-sociale, mi-religieuse des institutions mecquoises; ou, pour parler plus exactement, Mahomet ne sépara jamais le sacré du profane : dogme, stipulations relatives[4] aux héritages, aux testaments[5], tout sera par lui placé sur le même pied. Cette mission se limitait donc à La Mecque et à ses dépendances directes. Voulut-il dès lors fonder une religion nouvelle? Rien ne le prouve. Peut-être songea-t-il uniquement à établir ce qu'il aurait appelé « le ḥanifisme libéral[6] », en y ajoutant l'épithète de *musulman*, suffisant, croyait-il, à spécifier son système. A force de réfléchir sur ce projet, d'y revenir dans des entretiens avec ses amis monothéistes, il finit par s'en pénétrer au point d'en être obsédé à l'état de veille et jusque dans ses rêves. Avec sa croyance au caractère surnaturel des songes, il se jugea appelé d'en haut. Sa propre ambition, l'insuffisance de ses lumières personnelles, l'accord de son programme fondamental ávec les révélations antérieures[7], tout acheva de le

1. Wellhausen, *Reste*, p. 240-241.
2. Ḥanbal, II, 36, 37; Hirschfeld, *op. cit.*, p. 49.
3. Cf. J. S. *Ṭabaq.*, I[1], 128.
4. Comme l'allaitement maternel : il doit durer deux ans; on y trouve jusqu'à des leçons de politesse : faire place dans les réunions publiques. Qoran, XXXI, 14; LVIII, 11.
5. Voir par ex. Qoran, II, 176.
6. J. S. *Ṭabaq.*, I[1], 123, 13.
7. Il n'a jamais soupçonné la substance du dogme trinitaire. « Allah n'engendre pas et n'est pas engendré; Allah ne possède pas d'enfant! », ces versets visent les Qoraiśites, assignant des filles à Dieu. Comp. Qoran, XXV, 2-3.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

confirmer dans sa persuasion : il devait être le messager de la bonne nouvelle pour ses compatriotes.

Pourquoi, allant jusqu'au bout, n'embrassa-t-il ni le judaïsme ni le christianisme ? Parce que, dans les débuts, avec sa connaissance imparfaite des deux systèmes religieux, il se crut sincèrement d'accord. Quant à la religion de l'Évangile, il n'entrevit jamais le christianisme intégral, mais n'entra en communication qu'avec des tenants de sectes hétérodoxes d'une culture fort sommaire[1]. Plus tard, à Médine, il découvrit le judaïsme ou plutôt le rabbinisme. Cette dernière forme du mosaïsme le choqua par ses pratiques astreignantes, son rituel compliqué[2]. Il était trop tard ! Son siège était fait. Moins que jamais, les succès de l'islam lui permirent de conserver des doutes sur la réalité de sa vocation[3]. Le ciel se déclarait pour lui !

Ainsi circonscrite, la mission de Mahomet paraît moins difficile à concilier avec l'hypothèse d'une loyauté initiale ; elle cadre mieux avec l'évolution historique de son caractère complexe et du mouvement créé par lui.

Pour mériter le surnom d'*amîn*[4], nous l'avons dit, il ne se vit pas forcé de pratiquer la sincérité dans un degré éminent : le milieu arabe ne comportait pas l'héroïcité des vertus. Esprit impressionnable, superstitieux, accessible à l'ambition, à l'autosuggestion, il n'a pas eu, au début, à lutter contre lui-même pour croire à sa vocation surnaturelle. A aucune époque de sa vie, on ne surprend la trace assurée d'une pareille lutte. La *Sîra* a voulu lire dans le Qoran[5] ses craintes de devenir victime de la possession, de ressembler aux *kâhin*[6] : parallèles

1. Bédouins et marchands, ces derniers principalement importateurs de vin. Cf. notre *Poète royal*, p. 36, etc.

2. Cf. Hirschfeld, *op. cit.*, 26.

3. Sur la preuve du succès dans l'islam, cf. C. de Vaux, *op. cit.*, 159-60.

4. Voir plus haut. L'authenticité de ce surnom n'est ni plus ni moins bien attestée que celle de *Moḥammad*, Mahomet ; ce dernier enregistré par le Qoran.

5. LXVIII, 2, 51 ; LXXXII, 22 ; cf. XV, 6 ; XXVI, 26 ; XXXVII, 35.

6. Devins arabes. Qoran, LII, 29 ; LXIX, 42.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

intéressants, si l'on pouvait garantir leur authenticité. Au moyen de ces artifices enfantins, l'ancienne annalistique cherche à voiler la nudité de cette première période mecquoise, si pauvre en réalités historiques, ensuite à fournir un commentaire anecdotique à certaines allusions du Qoran. C'est sa méthode ordinaire, la marque de sa dépendance vis-à-vis de ce recueil.

Tel que nous le connaissons, pourquoi le mari de Ḫadîǵa aurait-il éprouvé des scrupules ? Ne voulait-il pas le bien de ses concitoyens, des plus abandonnés, les amener tous au culte d'Allah ? Il se croyait absolument désintéressé : sans cesse, il revient sur ce thème[1]. Il le développe en racontant l'histoire des prophètes[2], ses prédécesseurs. En y insistant, il finit par s'exalter, par s'attribuer à lui-même leur altruisme, leur dévouement au bien commun[3] ; ainsi à force de détailler les annales du prophétisme ancien, de les recomposer sur les événements de sa propre carrière, il finira par y reconnaître son histoire, par se donner comme le dernier anneau de cette mystérieuse chaîne, rattachant la terre au monde surnaturel, par se proclamer « le sceau des prophètes » ! Nouvelle preuve, établissant combien il était exposé à se suggestionner lui-même. Ses prédications monothéistes, ses revendications sociales paraissent sans doute sincères. Mais à mesure qu'il avancera, il ne perdra pas de vue ses intérêts, en prenant soin de les fusionner avec ceux de l'Éternel[4] !

Encore une fois, notre logique ni notre conscience ne peuvent admettre la légitimité de ce processus, si humain et si émi-

1. Qoran, XXV, 57 ; XXVI, 110, 127, 146, 166, 180 ; XXXIV, 47 ; XXXVI, 21 ; XXXVIII, 86 ; XLII, 23 ; Pautz, *op. cit.*, p. 232.

2. A chacun il fait dire : « Je ne réclame pas de récompense », ou encore : « Je ne veux que votre bien. » Qoran, XI, 88.

3. Pautz, p. 6-8, exagère le constant désintéressement de notre héros.

4. Comp. les formules qoraniques : « Obéissez à Allah et à l'apôtre ! » — « Le butin appartient à Allah et à l'apôtre. » Qui lui résiste « résiste à Allah ! ». Qoran, VIII, 1, 13, 21, 24, 26, 46 ; XXIV, 48-52 ; LXIV, 12 ; LXXII, 26. Allah était si loin ! Ces concepts appartiennent à la période médinoise. Cf. Becker, *Der Islam als Problem*, p. 5. Défense d'aborder le Prophète les mains vides. Qoran, LVIII, 12-13.


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

DFG

nemment arabe. Est-ce une raison pour en nier la réalité?

Mahomet n'a pu commencer son œuvre sans conviction d'aucune sorte. Où aurait-il puisé la force pour s'enthousiasmer, comme il le fait, en faveur de dogmes abstrus — telle la résurrection, — pour persévérer devant l'hostilité générale accueillant ses débuts ; comment serait-il parvenu à communiquer à ses adhérents la foi et une foi très réelle, nous le verrons. Qu'est donc l'islam, sinon « une religion intuitive, fort simple et toute de foi[1] » ? Si, parmi ces disciples, on avait seulement compté des esprits de la trempe de 'Alî, de Bilâl, de 'Ammâr, des âmes crédules, comme la masse des Anṣârs. Mais les Qoraišites, les grandes familles surtout, comme les Omaiyades et les Maḫzoûmites, n'avaient rien de la naïveté des Médinois. Parmi ces Mecquois, nous rencontrons des hommes remarquablement doués : Aboû Bakr, 'Omar, Mo'âwia[2], véritables fondateurs d'empire ; des politiques, des capitaines de la force d'un Moġîra, d'un 'Amrou ibn al-'Aṣi, de Ḫâlid ibn al-Walîd, subir son ascendant et croire à sa mission.

Étant donné la généralité de ce phénomène, ces hommes ont pensé découvrir chez le Maître un caractère extraordinaire. Si, au lieu d'être couronné de succès, l'islam eût échoué, la foi de ces néophytes, tous de grands ambitieux, aurait pu sombrer dans la tourmente, nous ne le nions pas : l'Arabe ne s'oublie jamais. Mais quand la conviction les rangea aux côtés du Prophète, où donc en avaient-ils puisé le principe ?

Un moment viendra où, non content du rôle de réformateur-prophète, il se présentera comme fondateur de religion, égal à ses prédécesseurs, sans en excepter Abraham, Moïse, Jésus, et même leur supérieur[3]. Comment a-t-il franchi la distance

1. C. de Vaux, *op. cit.*

2. Cf. notre *Mo'âwia*, et *Triumvirat*, 113. etc., dans *Mél. de la Faculté orientale* de Beyrouth, IV.

3. Seule l'expression d'ailleurs obscure : *sceau* des prophètes, permet de tirer cette dernière conclusion. Le terme *dîn* ne désigne pas chez les Arabes préislamites — du moins nécessairement — une religion dogmatique.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

sans se mentir à lui-même ? Ici il faut insister sur un côté de son caractère ondoyant. Mahomet ne sut jamais résister aux séductions de la politique.

II

Rien de moins banal que La Mecque, comme elle nous apparaît à l'aurore du septième siècle de notre ère. Centre d'un commerce considérable, syndicat de banquiers, de commerçants, de caravaniers, comment avec l'exiguïté, la stérilité de son territoire, avec le nombre restreint de ses habitants, réussit-elle, je ne dis pas à se maintenir au milieu de tribus anarchiques et hostiles, mais à s'en servir, à leur imposer son hégémonie ? Ce fut l'œuvre de la politique[1]. Une diplomatie savante enveloppait dans ses mailles serrées ces pillards de Bédouins, jaloux de la prospérité qoraiśite, mais accessibles à l'intérêt, à la crainte. Aux chefs nomades, acceptant de seconder ses desseins, la communauté mecquoise abandonnait les miettes de son opulence ; elle se les associait, choisissait, parmi leurs hommes, ses caravaniers, ses condottieri[2], les guides, l'escorte de ses convois[3]. Les récalcitrants étaient écartés par la violence, ou rendus inoffensifs par les intrigues de la peu scrupuleuse république. Mahomet grandit dans ce milieu de commerçants, de banquiers retors, tous diplomates, tous habitués à spéculer, à ruser, tous croyant à la supériorité de l'intelligence sur la force brutale.

Si la politique est l'art d'utiliser les hommes pour arriver à ses fins, Aboû'l Qâsim le posséda dans un degré remarquable. Pendant la période mecquoise, l'*émigration en Abyssinie* forme un chapitre inexpliqué des primitives annales de l'islam. Je ne suis pas éloigné de donner raison au professeur M. Hartmann[4], quand il y voit une tentative de notre héros pour amener le négus « à intervenir dans les affaires de l'Arabie ». Il comptait bien profiter de cette diversion et de l'appui d'un prince chré-

1. Cf. notre *République marchande de La Mecque.*
2. Les fameux *Aḥâbîś.*
3. Tous métiers fort lucratifs.
4. *Der islamische Orient*, II, 54.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

tien. Mais dans la biographie officielle, « les détails sur ses adroites intrigues politiques ont été embrouillés et rendus inutilisables par le constant souci de tout envisager[1] au point de vue de la propagande religieuse[2] ». Il importait surtout de dissimuler l'antipatriotique et imprudente démarche de Mahomet[3]. A partir de l'hégire, toute sa carrière va révéler chez lui le diplomate consommé. Or, rien ne doit, j'imagine, déformer la conscience, comme l'habileté politique, comme l'habitude de lui demander, de préférence au droit, la solution des problèmes touchant aux intérêts supérieurs des sociétés.

Si l'on a parfois méconnu le politique chez Mahomet, c'est pour avoir oublié son éducation qoraiśite; c'est encore par suite de sa constante habitude de se laisser guider par les circonstances[4], sauf à les adapter à ses desseins. Gouverner c'est prévoir. L'auteur du Qoran interpréta à sa manière cette maxime d'État. Il paraît avoir voulu s'épargner la fatigue de l'invention, lui préférant la méthode des essais répétés. « Son intelligence fut réceptive et non créatrice[5]. » Il copia, il s'assimila, il procéda par à-coups. Il considéra comme la suprême habileté de s'assurer le présent; le lendemain, pensait-il, devant lui amener une solution appropriée aux difficultés nouvelles.

Cette constante façon a fait de son Qoran, aux pièces disparates, la meilleure source d'information pour l'histoire de sa vie agitée. Malgré l'incertitude sur la chronologie des sourates, on y peut distinguer les phases successives, traversées par cet esprit inquiet; surprendre la répercussion presque quotidienne des événements contemporains sur les résolutions

1. Par ex. l'incident de Bîr Ma'oûna.
2. Hartmann, *op.* et *loc. cit.*
3. Dans ces négociations avec l'Abyssinie, l'ennemi héréditaire de La Mecque. La sourate 105 avait célébré le triomphe miraculeux de Qoraiś sur l'Abyssinie.
4. Caetani, *Annali*; I, 197, 638. O. Procksch, le proclame « zu sehr Politiker um sittlich konsequent zu sein »; *Über die Blutrache bei den vorislamischen Arabern*, p. 89.
5. Ed. Sachau, *Über den 2ten Chalifen 'Omar*, p. 2.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

du Prophète. Le livre d'Allah est devenu comme le diaire de sa vie ; où il combine et décompose successivement le cadre de sa communauté. Ses compagnons n'ignoraient pas cette mobilité. Lorsque descend une nouvelle révélation, motivée par un cas particulier, ils s'informent si la prescription est générale et les atteint tous. Ils vivent dans l'attente[1], dans l'appréhension continuelles de ces versets[2]; tant ils connaissent l'impressionnabilité du Maître !

Monothéiste convaincu, mais avide de succès faciles, il ne tardera pas à chercher un accord avec le polythéisme qoraiśite[3]. A Médine, il se flatte de trouver un *modus vivendi* avec les *gens des deux Livres*. Connaissant très vaguement, malgré sa prétention contraire[4], leur système religieux, il espère d'abord s'en faire des auxiliaires. Il met à l'essai, avant de les rendre définitives, des interdictions comme celle du vin. Il n'urge ni la pratique du jeûne, ni celle de la prière quotidienne[5], ou ne leur donne nulle part l'importance, accordée à la *zakât*. De celle-ci, il a fait une réalité pratique. Dans son intention première, l'institution du *ḥaǵǵ* était destinée à entretenir, à raviver l'idée de la conquête mecquoise. Ce calcul tout profane vaudra à l'islam une ébauche de liturgie[6]. Par-dessus tout, il compte sur l'action du temps pour arriver à ses fins. Ce sera sa règle de conduite pour amener à composition les importantes villes de Ṭâif et de La Mecque[7], demeurées en majorité païennes jusqu'à sa mort.

1. *Osd*, IV, 81. Cf. Qoran, IX, 64.
2. *Osd.*, II, 286 ; Tirmiḏî, *Ṣaḥîḥ*, II, 220.
3. Voir plus haut l'épisode des « cygnes sublimes ».
4. Ḥanbal, IV, 378.
5. Il conseille d'attendre pour prier « le moment de la fraîcheur », de ne pas remettre pour cette raison l'heure des repas et de besoins d'ordre plus intime encore. Dârimî, *Sonan*, 152 ; Ḥanbal, IV, 35, 54 ; V, 162.
6. L'ensemble des cérémonies du *ḥaǵǵ*.
7. Comparez la remarque, si fréquente dans le ḥadîṯ et le *tafsîr* (exégèse) : « Lorsque fut révélé ce verset, il parut pénible aux musulmans » ; intervient alors la modification de la révélation antérieure. Cf. Tab., *Tafsîr*, X, 24.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Les innombrables inconséquences, relevées dans sa doctrine et dans sa conduite, trahissent le diplomate préoccupé de l'heure présente, désireux de ne pas se créer d'affaires; l'ancien marchand, trouvant partout matière à transactions : change et échange! De parti pris, semble-t-il, il a évité de regarder plus loin. Ne lui restait-il pas l'incomparable ressource des *abrogations*[1]? Ce même calcul a pu fort bien le détourner du projet de réunir lui-même le recueil de ses révélations[2].

Il se réservait d'y introduire des retouches. Mahomet ne craint pas d'y associer Allah à ses marchés, à ses résiliations de contrat. De la meilleure grâce, le Dieu du Qoran avoue les variations, les fluctuations de sa pensée, et son désir de tenir compte des défauts de mémoire chez son Prophète[3]. S'il rétracte une prescription, n'a-t-il pas soin de « la remplacer par une meilleure[4] »? Et tout est dit! Je connais peu de conceptions aussi suggestives. C'est faire d'Allah, comme affirme M. Torrey, « a somewhat magnified und idealized picture of a Mekkan merchant[5] ».

Faite d'illogisme, de contradictions et de compromis, cette politique, si éminemment arabe, devait aboutir à briser toutes les oppositions par le seul effet de sa persistance. A maintes reprises, Mahomet l'a affirmé dans le Qoran : « Allah est avec les persévérants : *Inna Allâha ma' aṣ-ṣâbirîn*[6] ». Personnellement, ce bourgeois, ami de ses aises, s'asseyant dans le giron de Ḥadîga[7], flairant paternellement ses petits-enfants, leur offrant sa langue à sucer[8], les laissant grimper sur son dos au

1. Le *Nâsiḫ wa Mansoûḫ*; cf. Qoran, XXII, 51. Allah pratiquant des entailles, introduisant des sutures dans sa propre législation!

2. Comme pense Hirschfeld, *op. cit.*, p. 5.

3. Allah lui recommande de ne pas « oublier ». Qoran, LXXXVII, 6. Ses compagnons se permettent de lui rappeler les versets oubliés. Ḥanbal, VI, 62, 7 d. l. J. S. *Ṭabaq.*, VI, 33, 3. Aboû 'Obaid, *Garîb al-ḥadîṯ* (ms. Kuprulu) 187[a].

4. Qoran, II, 100. — 5. *The commercial terms in the Qoran*, p. 13.

6. Qoran, II, 148; VIII, 48, 67; XXXVII, 102, etc., surtout XVI, 126-127.

7. J. Hisâm, *Sîra*, 154; Ṭab., *Annales*, I, 1152.

8. Cf. *Mo'âwia*, 78. Aboû 'Obaid (ms. cité) 182[b].

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

milieu de la prière, ce Mecquois peu courageux, ennemi de la violence, n'hésitera pas à y recourir pour réparer les échecs de sa diplomatie, ou lorsqu'il se sentira le plus fort[1]. Le commerçant loyal, *amîn*, saura tourner sa parole, agir dans l'ombre, comme un sicaire ou surprendre ses ennemis[2] avec une foudroyante rapidité. Cet ambitieux, jaloux de son autorité, aura l'air de se laisser mener par les Compagnons pour mieux les entraîner à sa suite. Il affecte de les consulter, surtout lorsqu'il s'agit de leur faire partager une responsabilité. Au milieu de l'hostilité des Qoraiś et des Juifs, il se heurte partout aux intrigues des Anṣârs et des Émigrés, frères dans l'islam, mais frères-ennemis, il saura manœuvrer avec une surprenante dextérité. Il arrivera à ses disciples de « lui marcher sur les talons, de lui disputer jusqu'à son manteau », comme il l'avoua lui-même[3]; il mourra dans une sorte d'isolement[4]. Mais son prestige et son œuvre grandiront après lui. « A l'encontre des succès restreints de sa prédication, quand on constate ceux de l'homme d'État, on serait tenté de se demander, si ce n'était pas là son talent spécial[5]. »

Et plus il avancera dans sa carrière agitée, plus la politique et les préoccupations terrestres s'empareront de lui, au point de l'envahir complètement. A bon droit M. Hirschfeld récuse le parallèle entre Mahomet et les anciens prophètes. Chez ces derniers les qualités du début les accompagnent jusqu'à la fin de leur carrière; « chez Mahomet elles diminuent dans la mesure de son influence grandissante. Les prophètes bibliques

1. « Pas de paix, quand vous êtes les plus forts », dit le Qoran, XLVII, 35.

2. Spécialement, lorsqu'il s'agira de dissiper les rassemblements de Bédouins dans les environs de Médine. Il était admirablement renseigné par son service d'espionnage, par ses agents secrets, répandus dans toute l'Arabie. Rien de merveilleux comme cette organisation, le chef-d'œuvre de Mahomet. A la *Sîra* elle a donné le change sur la diffusion réelle de l'islam, à la mort du Prophète.

3. Dârimî (éd. lith.), 21, 5. Comp. Qoran, XLIX, 4-5.

4. Cf. notre *Triumvirat* : on y verra le détail des intrigues, ourdies autour de son lit de mort, de l'abandon de son cadavre.

5. Reckendorf, *op. cit.*, 89.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

n'avaient pas de politique personnelle; l'attitude de Mahomet durant la période médinoise fut principalement politique[1]. »

Pendant les premières années de son établissement à Médine, ce seront des luttes incessantes contre les ennemis du dehors, les Qoraiśites, et contre les adversaires du dedans : les Juifs et les *Nationalistes* médinois, nommés par lui *Monâfiqoûn*[2]. Exilé de La Mecque, il trouve d'abord à Médine un abri précaire. Il lui faudra des années pour dominer la situation[3]. En eût-il éprouvé le besoin, le loisir lui aurait manqué pour scruter son propre cœur; il se vit entraîné, sans s'en apercevoir peut-être. Entouré de convoitises, d'aspirations, éveillées par sa prédication, il se devait de les satisfaire. Les *Émigrés*, arrachés par lui à leur patrie, la charge lui incombait de les indemniser, en les établissant dans l'oasis, déjà surpeuplée, de Yaṯrib et dans un milieu hostile aux Mecquois. Le sabre du Prophète leur y taillera une place aux dépens des Juifs indigènes, dépossédés par la trahison et par la force[4]. Plus il réussira dans cette mission atroce, plus s'effaceront en lui les traces du personnage religieux. Enfin le Prophète se transformera en chef d'État : évolution dernière et définitive. Il s'y cantonnera décidé à tout risquer. Mené par la fortune de Badr à Oḥod, de Oḥod au siège de Médine par les Qoraiśites, finalement à la conquête de La Mecque. Réformateur, prophète chef d'État, capitaine, conquérant[5], Aboû'l Qâsim avait-il entrevu ces étapes, lorsqu'il revint, après sa première vision, se faire dorloter sur les genoux de Ḫadîga[6]? Ce jour-là pourtant, il fit le pas le plus décisif de son existence.

1. Hirschfeld, *op. cit.* Préface.
2. C'est-à-dire les *tièdes* ou les *sceptiques*. Ils cherchent à défendre contre Mahomet l'autonomie politique de Médine. La *Sîra* et le *ḥadîṯ* leur ont fait une mauvaise presse.
3. Cf. Wensinck, *Mohammed en de Joden te Medina*, 54 ; 143, etc.
4. On peut consulter maintenant l'excellent travail de Wensinck, cité plus haut.
5. Sur cette évolution, cf. Reckendorf, *op. cit.*, 23-24.
6. Comme le dépeint le ḥadîṯ.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

A aucun moment de sa carrière, « Mahomet ne fut à proprement parler un débonnaire, mais un fanatique ». Quoi qu'il faille penser de cette appréciation sévère de Reckendorf, le succès devint fatal à sa loyauté : elle y sombra définitivement. Enfin à partir du *fatḥ*[1] et des événement subséquents, maître d'une grande partie du Ḥiǵâz, possesseur de riches domaines, enlevés aux Juifs, recevant les contributions des cités commerçantes des bords de l'Érythrée et du *limes* syrien, Mahomet revint à sa nature primitive, si profondément sensuelle[2]. Épaissi, engourdi par les jouissances matérielles, guetté par l'apoplexie[3], ce Salomon au petit pied ne quitta plus son sérail et la cour de sa demeure, à la fois mosquée et salle de réception, qu'à de rares intervalles. Décidé à jouir, après tant d'années de lutte, il s'abandonna au courant ou si l'on aime mieux aux inspirations du triumvirat Aboû Bakr-'Omar[4]. Se croyant sûr de ce groupe dévoué, il se flatta de contenir, par leur entremise, l'indocile tourbe des *Compagnons*, avec leurs convoitises, allumées par les succès inouïs de l'islam.

Pendant aucune de ces périodes, le voluptueux Aboû'l Qâsim ne se sentit le courage de se replier sur lui-même pour y démêler les mobiles de sa conduite aventureuse[5]. Il préféra se laisser bercer à la musique des clausules rassurantes, terminant par centaines les versets qoraniques : Allah pardonne; il est indulgent, miséricordieux pour ses serviteurs! Allah lui avait « remis ses péchés anciens et récents[6] ». Dans ces formules optimistes tient toute sa psychologie privée, tout le directoire de sa conscience. L'apoplectique pro-

1. *Reddition* de La Mecque.
2. Cf. Caetani, *Annali*, I, 215.
3. Le ḥadîṯ signale une première attaque. Dans les dernières années de sa vie, la corpulence l'empêche d'exécuter les prostrations rituelles : détail soigneusement voilé par la tradition.
4. Cf. notre *Triumvirat*, 117.
5. Sur cette absence de réflexion cf. Caetani, *Annali*, I, 325.
6. Qoran, XLVIII 2 ; et non pas « péchés passés et *futurs* »; comme on traduit souvent. Sur les moyens de gagner ce pardon pour les fidèles, voir un traité d'Ibn Ḥaǵar, ms. 3651 (mosquée Lâleli, Constantinople).

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

phète — comme nous le représentent alors les ḥadiṯ[1] — se trouvait hors d'état de voir plus loin, l'abus des plaisirs ayant brisé tous les ressorts de son énergie.

« Lorsque quittant La Mecque, Mahomet se réfugia à Médine, le prédicateur religieux devint inconsciemment créateur d'un état militaire, où d'instinct, il pensa trouver le meilleur moyen d'améliorer le sort de ses associés. Il n'en entrevit pas pour autant l'entière vérité; il s'illusionna sur l'étendue du mal, tout en prétendant le guérir. La conversion de Qoraiś, l'islamisation de la Ka'ba[2] lui apparurent comme des résultats très satisfaisants de son entreprise. Il ne soupçonna pas avoir créé une organisation politique, unie et disciplinée devant, après sa mort, amener des événements auxquels il n'avait jamais pensé. Nous nous rendons clairement compte comment à la fin de sa carrière, il se sentit placé par le destin à la tête d'un mouvement, échappant à sa direction, dépassant ses rêves les plus optimistes. L'âge avancé[3], la faiblesse de sa santé ne lui laissèrent plus la volonté sérieuse de s'en rendre maître[4]. »

Quand donc, à l'exception des siens, l'humanité le proclame un pseudo-prophète, ce jugement sommaire peut être maintenu sous les réserves, formulées plus haut. Il a commencé par être sa première dupe. Au début, l'honnête mari de Ḫadîǵa fut victime de l'hallucination et de sa propre présomption. Cette constatation l'excuse médiocrement. Parmi les signes de la mission prophétique, lui-même avait énuméré les miracles. Autant valait enregistrer sa condamnation. Pour échapper à cette conclusion, il s'est payé de sophismes[5]. S'il n'est pas parvenu à découvrir sa responsabilité personnelle,

1. Cf. *Mo'âwia*, 369, nous les développerons ailleurs.

2. Opération très imparfaite. On a pu le voir plus haut par la légende d'Abraham. La tradition fait ainsi apostropher par le calife 'Omar la *pierre noire* : « Tu n'es qu'une pierre, mais j'ai vu le Prophète te baiser, et je te baise comme lui ! » C'était avouer le maintien de l'ancien fétichisme.

3. On l'a pourtant vieilli ; nous pensons le prouver plus tard.

4. Caetani, *Annali*, II, 860 ; cf. I, 215.

5. Voir plus haut. Son miracle à lui, c'est le Qoran. Si l'on insiste il


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

l'inanité de ses prétentions prophétiques, c'est pour avoir délibérément fermé les yeux.

Pourtant à une époque de sa vie, sa conscience pourrait avoir protesté. Ce fut, semble-t-il, au lit de mort dans un des moments de lucidité de sa longue agonie[1]. Avec instance, il aurait alors demandé à rédiger un testament, devant préserver de l'erreur ses sectateurs. Il ne fut pas donné suite au désir du mourant[2].

Aussi bien ce vœu devait demeurer stérile : on ne l'aurait pas suivi! Mahomet se vit sacré prophète : il avait tout au plus aspiré à être celui des Arabes. Ses disciples allaient en faire le guide suprême de l'humanité!

Rome. HENRI LAMMENS.

réplique : le miracle n'engendre pas nécessairement la foi; ou bien : « Dieu recourt au miracle, uniquement pour inspirer la crainte ». Qoran, XVII, 59.

1. Cf. notre *Triumvirat*, 130 *sqq*.

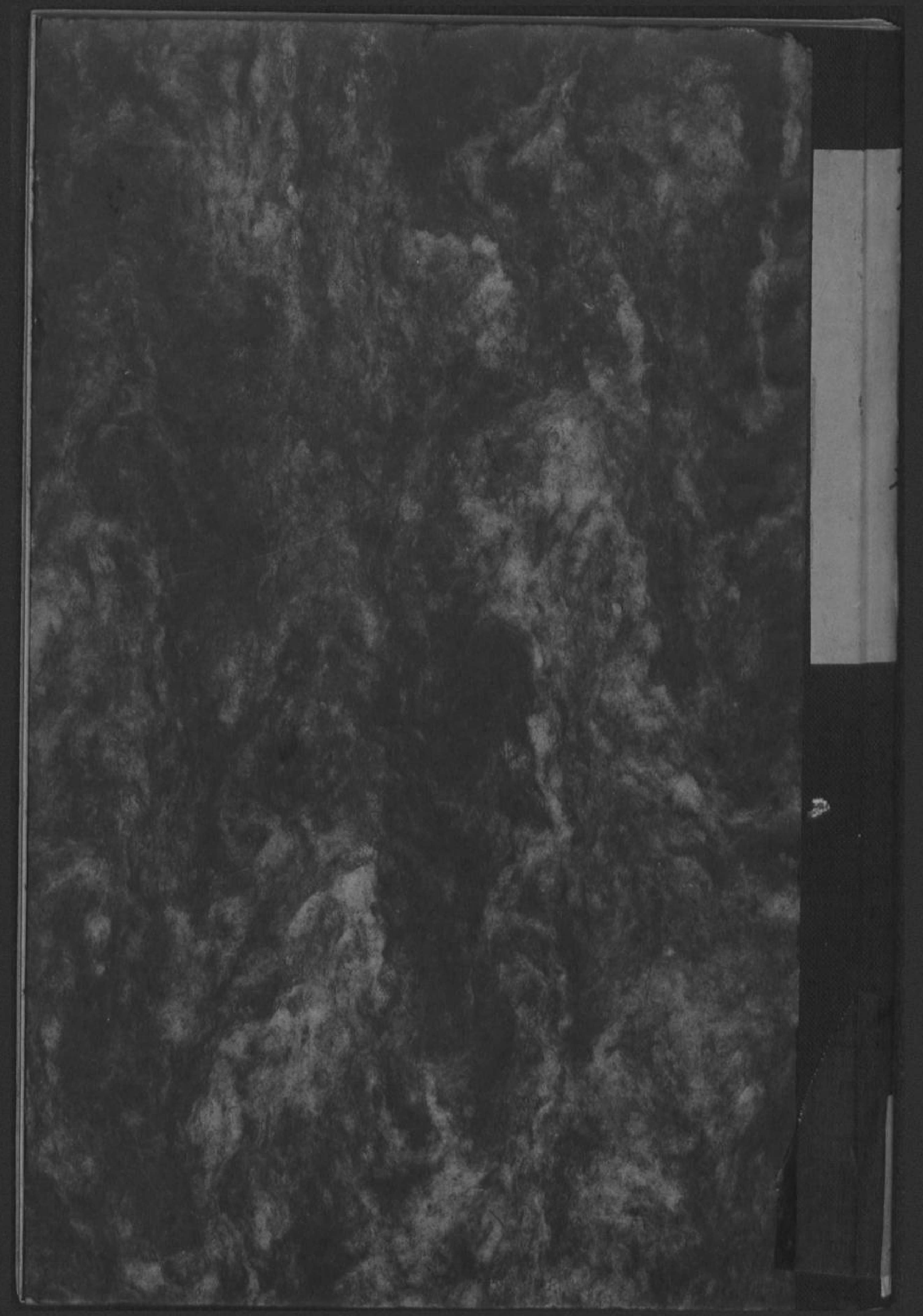
2. Épisode fort obscur, où il est malaisé de s'orienter à travers les diverses tendances. On croit entrevoir une protestation šî'ite contre l'ambition du groupe Aboû Bakr et 'Omar.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

A Hb 840




Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt